

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT

## SYNDICALISTE

### C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

17 NOVEMBRE 1966  
NUMÉRO 428  
0,50 F. LE NUMÉRO  
38<sup>e</sup> ANNÉE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFÉDÉRATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SÉRIE

## LE VIEUX TRAVAILLEUR

Le vieux travailleur semble oublié dans ce tourbillon d'égoïsme qui entraîne la civilisation actuelle vers sa déchéance morale et il faut bien que sa faible voix puisse se faire entendre pour qu'on ne l'oublie pas complètement dans sa détresse et sa solitude.

Écoutez-en un parmi tant d'autres, effrayé par l'approche de l'hiver et la peur du lendemain : « Il faut toujours attendre, c'est là une situation courante dans le monde des vieux travailleurs ; il en est peu, parmi nous, qui ne sentions forte angoisse nous envahir en pensant à ce que nous deviendrons si nous sommes immobilisés par la maladie. Les allocations que nous percevons normalement sont nettement insuffisantes pour se nourrir, mais s'il faut encore les donner au docteur ou au pharmacien... »

Bien sûr, et pourtant la société préfère se préoccuper des problèmes de la circulation ou du temps qu'il fera dimanche prochain. Il faut dire que la plupart des jeunes et des moins jeunes qui n'ont de pensées que pour leur tîeré ou leur maison de campagne, ne réalisent pas que demain ils seront vieux eux aussi, qu'ils auront froid, qu'ils seront seuls et abandonnés, en proie eux-mêmes aux angoisses et qu'à l'automne de leur vie ils ne devront se nourrir que d'amertume et de regrets. A moins que... oui, à moins qu'ils n'aient réagi entre-temps et pris conscience qu'en définitive la meilleure revendication du jeune ouvrier c'est la garantie inaliénable de la satisfaction des besoins des vieux travailleurs.

Nous sommes des vieux en sur-sis, et il ne suffit plus de scotcher le cocotier afin de faire de la place aux nouvelles générations ; il est urgent d'organiser le crépuscule de notre vie pendant qu'on est encore jeunes. La retraite devrait se préparer au même titre qu'on veut bien le faire pour les loisirs des jeunes ; or, que fait-on dans ce domaine sur le plan officiel ?... Lisez vous-même les indications qui ont été données par le ministre des Affaires sociales : « Le régime de l'assurance-vieillesse fixé par le code de la Sécurité sociale et qui résulte de

l'ordonnance du 19 octobre 1945, prévoit, par opposition au régime antérieur (décret-loi du 29 octobre 1953) que la liquidation des droits des assurés ne s'effectue plus obligatoirement à l'âge de soixante ans, mais que ceux-ci peuvent ajourner cette liquidation sans limitation au-delà de cet âge. »

Notons au passage qu'en 1945 nous avions un gouvernement qui portait l'étiquette de la « gauche » et qui nous conseillait fermement de retrousser nos manches.

En tout cas, avec ce régime de retraite et tenant compte qu'à soixante ans le taux n'est que de 20 % du salaire de base moyen annuel, on voit de nombreux camarades travailler jusqu'à la tombe sans avoir goûté un repos bien mérité.

C'est là un régime d'exploitation éhonté au siècle de l'atomisme et de l'automatisme et seuls les travailleurs eux-mêmes peuvent y mettre un terme en se refusant systématiquement à poursuivre des activités professionnelles après les limites légales de l'âge de la retraite.

Mais il faut que parallèlement à cette force d'inertie, l'action de la classe ouvrière se manifeste avec cohésion pour exiger des allocations aux vieux travailleurs correspondant à leurs besoins et dignes d'un pays qui se dit social et qui se classe parmi les plus développés sur le plan économique.

C'est là une tâche très précise à laquelle la C. N. T. ne veut pas faillir et elle invite tous les travailleurs à s'y rallier.

## Tribune libre: CAPITALISME ET DEMOCRATIE

### VI INDIGENCE ABSOLUE ET INDIGENCE RELATIVE

Le progrès irréversible de la science et des « sciences » techniques s'accompagne d'une amélioration constante du niveau de vie moyen. Les économistes bourgeois se croient autorisés à fonder sur ce phénomène les bienfaits du capitalisme grâce auxquels, d'après leur théorie, le niveau de vie des classes laborieuses a subi, depuis l'avènement du capitalisme, une transformation spectaculaire. Comparant les conditions d'existence de l'ouvrier actuel et celles du prolétaire d'il y a un siècle, les économistes bourgeois semblent dire aux révoltés impénitents : « Ingrats, ne prenez-vous pas conscience de la nécessité d'une organisation fortement structurée de l'économie grâce

à laquelle vous vous retrouvez mille fois plus riches qu'il y a un siècle. Ces commodités, dont vous ne pourriez plus vous passer, n'est-ce pas le capitalisme lui-même qui vous les procure ? »

Les économistes bourgeois oublient seulement que le niveau de bien-être auquel peut prétendre l'individu social est variable et suit le même développement que les progrès de la science, qu'à chaque instant il est déterminé par l'état des découvertes scientifiques et qu'il ne peut être apprécié par un retour en arrière que sur un plan générique. A un moment historique donné, il n'y a qu'un niveau de bien-être valablement exprimé : celui qui résulte des statistiques démographiques et des statistiques de production. C'est la raison pour laquelle on peut affirmer aujourd'hui, devant les réalisations de la science, qu'il y a une indigence relative d'une partie, la plus importante, de la population dans la mesure où cette fraction de la société ne peut accéder au bien-être que permettraient les possibilités scientifiques et productives.

Certes, l'ouvrier de 1850 ne possédait ni automobile ni réfrigérateur, mais l'automobile en était à ses premiers balbutiements et les réfrigérateurs n'existaient pas. En réalité, il y a toujours une minorité de privilégiés qui bénéficie, en priorité, des dernières réalisations de la science ; ces réalisations ne deviennent accessibles aux classes laborieuses qu'à partir du moment où elles ont été améliorées ou dépassées au profit des classes privilégiées et où il devient nécessaire de faire appel aux masses exploitées pour écouler la production qu'a épuisée les possibilité qu'offrent les classes privilégiées en tant que marché qualitatif de consommation. Le niveau de vie ne peut donc s'exprimer que comme le rapport entre celui des classes privilégiées et celui des classes laborieuses, ou des classes les plus déshéritées qui n'ont pratiquement plus de pouvoir d'achat parce que trop usées pour participer au processus de production et dont le niveau de vie subit un arrêt brutal sinon une régression absolue (il y a automatiquement régression relative du niveau de vie chez les travailleurs retraités dont les ressources sont inférieures au salaire moyen).

### ASSERVISSEMENT ANONYME ET DEMOCRATIQUE

La centralisation du capital et des moyens de production conduit, paradoxalement, à l'anonymat des exploités. C'est une garantie de plus pour le néo-capitalisme. Les prolétaires des temps héroïques pouvaient personnaliser leur infortune et diriger contre une personne ou un groupe de personnes leurs revendications. Le drainage des capitaux a fait du capitalisme un monstre invisible et d'autant plus invulnérable, unique et diversifié, partout présent et impalpable tout à la fois. Le capital n'est plus qu'une masse d'investissements contre laquelle le monde du travail se trouve impuissant parce qu'il ne parvient pas à lui attribuer un visage. Pourtant, derrière cette impersonnalité, se laisse entrevoir une concentration grandissante qui place en

tre les mains d'une minorité d'individus les rôles de tous les secteurs de production selon une disposition organique relativement logique. Mais cette organisation au sommet n'est pas toujours saisissable pour le salarié bien que sa condition n'ait rien de comparable avec celle des ouvriers qu'il emploie.

Incapable de fixer sur une personnalité proche ses griefs, le travailleur reporte sur ceux qui, dans son esprit, sont responsables de la bonne marche du secteur dans lequel il exerce son activité. Les membres du gouvernement, les ministres, sont d'autant plus désignés pour être tenus responsables de toutes les inégalités qu'ils ont été plus ou moins en place, dans l'esprit du travailleur, par la propre volonté de citoyen de ce dernier. Le travailleur est porté à croire que le seul moyen de remédier à une situation de malaise est de retirer le secteur incriminé des mains du ministre intéressé pour le remettre entre les mains d'un autre personnage dont on attend, malgré les « silences » passés, un changement bénéfique.

Mais les membres du gouvernement ne sont rien de plus que les instruments d'une volonté unique et constante, indépendante des modifications politiques superficielles, qui représentent les intérêts économiques de la classe dominante qui entend seulement conserver la forme de l'Etat dans la mesure où cette forme étatique correspond le mieux, en tant que superstructure politique, aux rapports de production sur lesquels elle fonde sa suprématie et ses profits. En rapportant la forme de l'Etat à la mesure du mieux, en tant que superstructure politique, aux rapports de production sur lesquels elle fonde sa suprématie et ses profits. En rapportant la forme de l'Etat à la mesure du mieux, en tant que superstructure politique, aux rapports de production sur lesquels elle fonde sa suprématie et ses profits. En rapportant la forme de l'Etat à la mesure du mieux, en tant que superstructure politique, aux rapports de production sur lesquels elle fonde sa suprématie et ses profits.

Il aura pour but de confronter les camarades aux problèmes essentiels ; la discussion restant alimentée par l'ensemble des participants aux activités du Cercle.

Ces études seront suivies de conclusions déterminantes d'une action adaptée aux circonstances actuelles, sans peur d'affoler les tabous.

Pour le dernier trimestre de l'année en cours, une série de débats aura lieu aux dates ci-dessous indiquées, à la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille.

- le 12-11-1966 : L'éthique révolutionnaire.
- le 20-11-1966 : Les ouvriers face à la culture.
- le 3-12-1966 : L'évolution du capitalisme.
- le 17-12-1966 : Le rôle des partis et des syndicats.

Pour tous renseignements et pour toute correspondance s'adresser à : D. Florac et N. Roussel, — C. A. E. C. N. T. — Salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille-1er

## VERS LA VICTOIRE

A. C. G. T. et la C. F. D. T., qui ont l'air de s'entendre depuis quelque temps comme « larçons en foire », sont en train de nous préparer, dit la grande presse, une action nationale dans le secteur public.

Pour le travailleur de la base trop souvent berné par ces centrales « de dialogue », un point d'interrogation se pose chaque fois qu'on veut le lancer dans une action pour laquelle il n'est jamais consulté. C'est d'ailleurs une règle bien connue que le prévoit le gréviste et le dernier à savoir qu'il va faire une grève ; ce fut le cas dernièrement pour le facteur qui apprit la nouvelle par une concierge du quartier. C'est telle ou telle centrale syndicale qui dépose le préavis de grève et pour telle ou telle catégorie de travailleurs ; ça n'est pas toujours facile de s'y retrouver. « En ce moment même, certaines fédérations de ces centrales n'ont pas encore fait connaître leur position et, éventuellement, les formes et les moyens d'action qu'elles appliquent à ces négociations qu'elles souhaitent déboucher sur un échec. »

Si nous devions présager le résultat de ces négociations, nous pourrions avancer sans crainte qu'il sera négatif, du moins pour le « smilgard » et, comme celui-ci se pose

précisément la question de savoir où doit aboutir son action, on peut imaginer quel sera son enthousiasme.

D'autre part, le salarié de la base ne s'explique pas très bien pourquoi l'action syndicale revêt actuellement un caractère aussi éphémère et aussi incohérent alors que la situation sociale exige, au contraire, la coordination et la continuité dans l'action.

Tous les facteurs favorables à un achèvement vers la victoire de la

### COMMUNIQUE

Le Congrès Régional de la Deuxième Union Régionale, C.N.T., aura lieu cette année le 20 novembre à 9 h. 30, au siège Confédéral (49, rue de la Tour d'Auvergne, Paris 9<sup>e</sup>).

Tous les camarades sont invités à passer à la permanence du siège, les vendredis ou samedis de 19 h. 20 h., pour recevoir l'Ordre du Jour du Congrès et prendre contact avec le Bureau Régional au sujet de la création de Syndicats dans le cadre régional.

Nous demandons aux camarades des syndicats en voie de formation dans la région, de nous faire parvenir des informations complémentaires sur le déroulement des activités respectives. La Commission Administrative Régionale.

classe ouvrière, sont aujourd'hui réduits à néant. Sur le plan politique, les partis sont incapables d'inspirer la moindre confiance aux travailleurs, et c'est peut-être ce qui explique les échecs successifs de la gauche, dans le cadre électoral, face à un gaullisme qui ne regroupe pourtant pas toutes les forces du capitalisme français. Sur le plan économique, la partie est encore plus belle à gagner, car la France doit être considérée comme un pays de surproduction où la superabondance et la mévente constituent les plus précieux auxiliaires des couches révolutionnaires.

Le véritable syndicalisme, s'inspirant de la situation présente, doit préparer sans tarder les cadres complets de la vie sociale et économique de demain. C'est à cette préparation préalable que dépend la victoire de la classe ouvrière.

Certains peuvent s'exclamer en qualifiant ce programme de « révolutionnaire », et pourtant toute lutte menée jusqu'à présent en dehors des lignes générales d'un objectif concret du syndicat reste l'organe complet de production, d'administration et de défense d'une société reposant exclusivement sur le travail, sa répartition, son échange de la base au faite de son édifice, a mené l'action ouvrière vers des impasses.

Les échecs que redoutent certaines fédérations de centrales réformistes, ne peuvent être évités aux travailleurs que dans la mesure où ceux-ci, conscients de la force que constitue la classe des producteurs, sauront exiger immédiatement un pouvoir d'achat en rapport avec la croissance actuelle de la production ; en cas de refus de la part des exploiters, une seule issue peut nous mener vers la victoire : notre force d'inertie collective. Autrement dit, la grève générale et expropriatrice.

Les buts de la C. N. T. étant d'abolir tous les privilèges et toute exploitation humaine, nous devons nous tenir prêts à appuyer de toutes nos forces, tout mouvement, toute action ouvrière orientés dans ce sens.

J. SORIANO

## VERS UN MONDE NOUVEAU...

DANS la fraternité, l'abondance et la liberté par le communisme libertaire. Cet âge d'or est devant nous... mais il est déjà ébauché dans les kibboutz d'Israël.

Je ne me propose pas d'étudier le problème d'Israël, de faire des réserves sur son comportement en tant que conquérant et Etat, mais d'analyser l'expérience qui fut à son origine : le kibboutz.

Nous avons étudié le kibboutz. Il n'est pas inutile de faire une mise au point, sans passion, sans parti pris.

J'emprunterai une grande partie de mes informations à une vaste enquête recueillie par la revue *Esprit* auprès de Juifs d'Israël ou de la Diaspora.

Il y a l'Etat d'Israël avec 2.500.000 de participants dans un cadre spécifiquement capitaliste à tendance socialisante. On chiffre à 13 millions le nombre de Juifs vivant dans la Diaspora ou la dispersion.

C'est la Diaspora sioniste qui, à ce jour, a alimenté en capitaux l'installation économique des Juifs en Israël. Comme les donateurs sont presque tous des Juifs nord-américains, cet Etat se trouve sous la dépendance financière des Etats-Unis...

Ce nouvel Etat capitaliste vit donc, présentement, des investissements importants consentis par cette Diaspora en attendant qu'il ait constitué une économie viable.

L'argent ne manque donc pas et donne lieu à une distribution de revenus dont le caractère principal est l'inégalité, principe apporté par l'Etat lui-même depuis sa fondation en 1948.

Il y a 50 ans les pionniers juifs vivaient dans l'égalité, parce qu'ils étaient presque tous intégrés dans les kibboutz.

Le kibboutz est donc une communauté, intégralement libertaire au sein d'une société globale à caractère capitaliste.

Ce kibboutz lutte non seulement pour conserver son autonomie et son dynamisme, mais aussi pour orienter la société vers des fins socialistes. Réussira-t-il la socialisation générale du pays ? Rien n'est moins sûr. Les kibboutz et la Confédération générale du travail représentèrent jusqu'à 1948 une société librement organisée possédant tous les services sociaux né-

cessaires à la vie collective. Puis, vint l'Etat, imposé par la Diaspora, les grandes puissances capitalistes et l'orgueil d'un peuple errant impatient de retrouver ses origines...

Le développement des kibboutz s'est réalisé en deux étapes : a) Celle des pionniers, véritable sélection d'hommes venus pour la plupart des professions intellectuelles, et qui entreprirent, dans des conditions très dures, pénibles, la mise en valeur du désert palestinien.

Cette époque représente le triomphe du communisme « volontaire », la plus belle victoire de l'homme s'arrachant à la corruption capitaliste.

Puis se fut le développement par une marche progressive vers l'abandon, la victoire sur l'abandon, la victoire sur la nature. Il faut faire une place aux immigrés, les former à des tâches pénibles, à une conception de la vie dont ils ne sont pas toujours capables.

La cohésion interne du kibboutz est la condition première de sa réussite. Elle exige un renoncement à l'appropriation personnelle, un sens fraternel, un dévouement à toute épreuve. Il y a beaucoup d'appelés dont plusieurs émigrèrent vers les villes.

Les travailleurs des kibboutz ont réalisé des économies prospères. En 27 ans, la production par personne de leur population s'est accrue de 6,1 %. Par travailleur, de 4,2 %.

Le taux de production par travailleur agricole est le plus élevé du monde. Dans les moshav, ou villages coopératifs groupant des exploitations familiales, les progrès sont moins importants : 71 % du rendement des kibboutz. Avec 3,4 % de la population d'Israël, les kibboutz produisent 30 % de la production agricole du secteur juif.

Le livre ce renseignement à ceux qui croient (en se fondant sur la poursuite capitaliste) à la nécessité du profit personnel comme moteur d'activité.

Le niveau culturel est très élevé ; sans équivalent dans le monde. Les membres des kibboutz sont pauvres en biens personnels, mais ils jouissent d'une vie tellement facile et abondante au sein de l'égalité la plus totale qu'ils n'ont rien à envier au reste du monde.

Leur vie collective favorise l'activité intellectuelle. Le besoin constant de discuter à fond certains problèmes

les incite à lire et à s'instruire, à s'intéresser aux questions sociales et scientifiques.

Ils sont en tête de toutes les manifestations pédagogiques, artistiques, scientifiques. Ils connaissent également de nombreux problèmes à résoudre dans une société capitaliste qui tend à les corrompre tout en se gardant bien de détruire une force économique indispensable à la prospérité d'Israël.

Le kibboutz incarne donc une nouvelle civilisation fondée sur l'entraide, l'égalité et l'amour.

Parfois, des manifestations individuelles se produisent en vue d'une appropriation personnelle, mais elle est bien vite dominée par l'attachement du groupe à la notion d'égalité.

Les kibboutz, tant par leur dynamisme fécond que par leur résistance à la corruption capitaliste, triomphent-ils des poussées malsaines, des difficultés semées sous leurs pas par les détenteurs de capitaux et par les menées religieuses ?

Ils sont 83.000 répartis dans quelque 300 kibboutz agrico-industriels. L'exemple qu'ils nous donnent, l'expérience qu'ils offrent à nos recherches, nous permettent d'espérer dans un monde meilleur.

Certes, à la genèse de leur histoire se trouvent des éléments éthiques, moraux, qu'il est impossible de trouver dans nos sociétés capitalistes. Les conditions de lutte sont différentes, et les contradictions si nombreuses, que les esprits se perdent en des constatactions dont la mesquinerie cache les possibilités offertes à notre libération. Certes, les kibboutz, dans leur deuxième phase ont bénéficié des investissements de la Diaspora, et grâce à ces apports ils ont pu s'équiper pour des productions fructueuses, mais nous... disposant partout d'une structure mécanique très développée, nous pourrions tout entreprendre par l'investissement de nos énergies éclairées dans un monde économique nouveau qui n'exige que le sens du travail, du devoir social à accomplir et de la volonté d'abolir tout ce qui survit de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Camarade ! Quand tu doutes du possible songe aux communistes des kibboutz et poursuis ton rêve qui est déjà réalité...

### COMMUNIQUE

Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires de la 19<sup>e</sup> U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarchiste d'études.

Un Cercle d'études sociales a débuté courant octobre 1966.

Il aura pour but de confronter les camarades aux problèmes essentiels ; la discussion restant alimentée par l'ensemble des participants aux activités du Cercle.

Ces études seront suivies de conclusions déterminantes d'une action adaptée aux circonstances actuelles, sans peur d'affoler les tabous.

Pour le dernier trimestre de l'année en cours, une série de débats aura lieu aux dates ci-dessous indiquées, à la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille.

- le 12-11-1966 : L'éthique révolutionnaire.
- le 20-11-1966 : Les ouvriers face à la culture.
- le 3-12-1966 : L'évolution du capitalisme.
- le 17-12-1966 : Le rôle des partis et des syndicats.

Pour tous renseignements et pour toute correspondance s'adresser à : D. Florac et N. Roussel, — C. A. E. C. N. T. — Salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille-1er

## REFORMISTES OU ANARCHOS ?

C'est dans le journal LE COMBAT SYNDICALISTE, à la date du 21 octobre dernier, que l'on trouve ce titre accrocheur. Alléché, je m'apprête à savourer cette bonne prose révolutionnaire dont la presse d'information est d'ordinaire fort avare.

Hélas, il s'agit d'un banal article de polémique syndicale, signé du secrétaire fédéral des cheminots C.F.D.T., autrement dit des cheminots catholiques. Ce syndicat qui, présentement, se tient fort ouvert avec la C.G.T., le fameux rassemblement des travailleurs stalinogauillistes que tout le monde connaît.

Mais passons, et voyons ce qui nous intéresse directement. Le camarade syndicalo-cureton en a après F. O. et termine ainsi son article :

« La Fédération des cheminots F.O. serait-elle le dernier bastion de la tendance anarcho-syndicaliste dans la centrale réformatrice de l'avenue du Maine ? Avec, pour devise : « Pour tout ce qui est contre, et contre tout ce qui est pour ! » C'est une formule, mais qu'on le dise et que l'on propose des moyens d'action dignes de ce nom, dans lesquels on verrait des militants de F. O., là où ils existent, bien sûr, s'engager résolument. Ou alors, serions-nous en présence de « bavardages électoraux » ? Et voilà ! Qu'en dites-vous ?

Pour ma part, j'avoue que je ne m'attendais nullement à voir la fameuse boutade de Pierre Duc : « Pour tout ce qui est contre et con-

tre tout ce qui est pour », mise à la comode devise de l'anarcho-syndicalisme !

Cela est assez comique, quand on sait que Pierre Duc, maître en imagerie politique, ne s'est jamais prêté à de sérieux dans ses écrits ou productions radiophoniques et théâtrales.

Disons tout de suite à ce cher Pierre Fouljouly, le secrétaire en question, qu'il se trompe lourdement, et, pourrions-nous ajouter, doublement !

Tout d'abord, en ce qui concerne F. O., qui n'est pas du tout tellement contre... ! Surtout s'il s'agit de moyens d'action dignes de ce nom, ainsi que vous paraissez l'insinuer. Le tout est de s'entendre sur ces mots. Les moyens d'action dignes de ce nom, que vous proposez vous-mêmes, sont-ils autre chose que ceux que prône également F. O., c'est-à-dire des grèves courtes et uniquement axées sur le bifteck et l'installation de w. c. et de vestiaires ?

Ensuite, pour ce qui nous concerne nous, anarcho-syndicalistes, qui ne sommes nullement et de façon systématique, contre ou pour. Nous disons simplement qu'il y a d'autres façons que les vôtres de combattre le capitalisme, et nous disons aussi que seule l'ignorance des syndiqués de la base fait que ces façons ont peine à émerger du fatras de compromis et de maquillages dont vous les gavez dans vos comptes-rendus de congrès et autres bulletins de victoire !

Mais combattez-vous vraiment le capitalisme ? Vous, sûrement pas, la fameuse alliance du sabre, du goupillon et du

capital restant encore le meilleur bastion du maintien de la société actuelle.

Et les autres, d'ailleurs, malgré les apparences, ne se distinguent guère de vous. La C. G. T. pro-gauilliste s'accommode fort bien du régime actuel, tandis que F. O. n'est pas encore sur le point de réclamer la gestion ouvrière des entreprises. Même s'il s'agit des entreprises gérées par l'Etat.

Il est vrai, tout de même, que quelques anarchistes, égarés dans la « minorité révolutionnaire F. O. » ont pu, un moment, s'illusionner et croire que leur action pourrait porter des fruits. Hélas, ils ont dû déchanter, et il nous paraît inconcevable qu'ils persistent si longtemps à demeurer au milieu de ce ramassis d'arrivistes et de politiciens. Mais ça, c'est une autre histoire !

La dernière phrase de votre article, citée plus haut, mérite toutefois un bon point.

Eh, oui, nous sommes, et cela dans tous les domaines, en présence de « bavardages électoraux ». La presse, la radio, la télé, les grands travaux de Paris et d'ailleurs, le Salon de l'automobile, les sports, les voyages et déclarations de notre grand chef, tout est utilisé, tout est axé vers cette suprême consécration de la vanité publique : les élections.

Et les syndicats ne sont pas les derniers à pousser à la roue. Quand donc, comprendront-ils ?

BLANQUET

SEVY

(A suivre)

# PLUMAS DE AYER Y DE HOY

## La vida en el sistema solar

«Poseen los ocho planetas conocidos, sus satélites, los centenares de asteroides, los cometas o los meteoritos esa noble manifestación de la fuerza conocida usualmente con el nombre de fuerza vital? ¿Existe la vida fuera de la Tierra? Hay grandes pensadores, como el gran naturalista inglés Alfred Russell Wallace, quienes, obedeciendo tal vez a prejuicios de orden metafísico, niegan en redondo que pueda existir la vida fuera de nuestro planeta.

Otros, como León de Rosny, el venerable fundador de «l'Alliance Scientifique Universelle», ven la vida en todas partes, en el minúsculo y frío meteorito lo mismo que en las capas incandescentes de la masa solar.

Más lógica y menos arriesgada nos parece la actitud de aquellos que se limitan al estudio de las condiciones físico-químicas, dentro de las cuales se manifiesta y se desenvuelve la vida, tal como nosotros la conocemos, y sacan luego la deducción que hay una probabilidad muy grande — ya que no una seguridad absoluta — de que ocurra el fenómeno vital en todos los cuerpos celestes que satisficieran aquellas condiciones. Trata de esto Alfredo Russell Wallace en su famosa obra «El lugar del hombre en el Universo». Desgraciadamente, esta obra, aunque es excelente en su sección biológica, es tendenciosa en su filosofía y algo errónea en su parte astronómica, obligando a los principales matemáticos de Europa a que señalen algunas indefinibles suposiciones del autor en sus esfuerzos para establecer su teoría de que la Tierra ocupa virtualmente el centro de un universo limitado, y que es el único cuerpo del Cosmos con una temperatura superficial que permite la aparición y desarrollo de seres dotados de vida.

Ahora bien; la aplicación de la termodinámica a la cosmología nos permite determinar el término medio de la temperatura de la superficie de muchos astros, entre estos, nuestro Sol, los ocho planetas del sistema solar, y algunos de sus satélites, especialmente nuestra Luna.

Su temperatura depende menos del calor recibido del Sol que del calor poseído por el mismo planeta, y el cual es proporcional a la relación entre su masa y el cuadrado de su radio, o si se prefiere, al producto de su radio por su densidad, que viene a ser lo mismo.

Así se explica que el planeta gigante Júpiter, llamado un pequeño sol por los astrónomos modernos, tenga una temperatura elevadísima, mientras la del pequeño planeta Mercurio es baja, aunque la distancia entre Mercurio y el Sol es trece veces menos que la distancia que separa a Júpiter del astro del día. Las temperaturas medias superficiales de los planetas, según cálculos publicados por nosotros mismos en «Englis Méchanics de Londres, cálculos que concuerdan bastante bien con los experimentos realizados recientemente en los observatorios de Oxford y de París, son como sigue:

Mercurio, 48° bajo cero; Venus, 9° bajo cero; Tierra, 15° sobre cero; Marte, 128° bajo cero; Júpiter, 30° sobre cero; Saturno, 5° bajo cero; Urano, 83° bajo cero; Neptuno, 27° bajo cero; Luna, 153° bajo cero.

De estas cifras, y después de considerar para cada astro las cuestiones relativas a la atmósfera, a la presión, a la acción de la gravedad sobre las superficies respectivas, etc., resulta

### PREMISAS DOCTRINALES...

(Viene de la página 4.)  
pretendan, el anarquismo no tiene por menos que intensificar el combate.

Dadas las características que prevalecen en el mundo, sólo las almas contemplativas se permiten gozar de tranquilidad. Esa postura carece de fundamento ético. No sienten ni comprenden que los ateísmos, atrinchados en todos los puntos de estrategia social, sin predisposición a rendirse ante principios de justicia y libertad, hacen indispensable una definición personal.

Bien conocida es la progresión de factores de creación moderna tendentes a complicar la vida. También en esto, los poderosos y gobernantes, han invertido su aplicación. De básicos elementos de gran impulso constructor y progresista, han hecho monstruos de destrucción y retroceso. Toda la producción del intelecto, y del esfuerzo popular, se pone en circulación con las características morales de los tiranos que predominan.

Diariamente, el intelecto científico aporta fuerzas de sorprendente utilidad. Su uso eficaz podría, en corto plazo, hacer de la humanidad la arca más bella y feliz que el hombre virtuoso haya podido soñar. ¿Por qué no se logra tanta dicha? La explicación es bien conocida.

La sociedad actual está bien dominada por un consorcio de poderes: Hay monopolios de almas, económicos y de la inteligencia. Todo queda controlado y condicionado por esas potestades. Por lo cual, las maravillas científicas, en vez de plazarlas en los cauces venturosos para el feliz destino del hombre, se las destina a fines opuestos.

¿Cómo simplificar la vida? ¿Cómo llevar tranquilidad al corazón de todos los humanos? Las actuales estructuras no tienen respuesta ni solución a estos interrogatorios. O se abraza definitivamente la causa anarquista, con todos los riesgos que supone infernal mundo del Estado, del capital y del inquisitorial catolicismo, o será una realidad que la humanidad sólo vive para desenvolverse entre la trama de esas deidades.

SEVERINO CAMPOS

### por Fernando Tarrida del Marmol

que la existencia del fenómeno vital es muy probable en Venus, Saturno y Neptuno; dudoso en Mercurio, Urano y Marte; casi imposible en la Luna, los otros satélites del sistema, los asteroides y los cometas; completamente imposible en Júpiter, y, con más motivo aun, en el Sol, que tiene una temperatura de superficie de 6.000 grados.

Naturalmente, no se pretende aquí sacar de los hechos conclusiones absolutas, definitivas, sino únicamente indicar cuales son las consecuencias más lógicas, pero probables también, de los datos que posee la ciencia en la actualidad.

(Trabajo escrito en 1914.)

## DISCOS

No soy persona de andar por los Bancos. Ni de sentarme en los bancos públicos, puesto que la prisa eternamente me lleva. Para ser bienquisto en la Banca hay que tener provista la Bolsa, o figurarlo. Mejor entrará en Fidéucia Dandy sin dinero, que yo con numerario y sin esmero.

Un guardia de Museo receló de mí debido a mi estampa. El pobre es conquistable por el señor y su progenia.

El traidor de todas las películas sigue siendo el feo; honesto y valiente, el afortunado Adonis.

Hace unos días pisé suelo rumboso en casa de Banco. Como si procediera de banco callejero, no fui excesivamente atendido. En venganza cogí del suelo un billete caído y lo deposité sobre una mesa:

— Algún cliente ha perdido eso. — Sensación. ¿Cómo un candidato a clochar puede despreciar un papel moneda? ¿Cómo en adelante comprender la honradez en las casas de cambio? ¿Con, o sin perfiles?

Tiempo atrás dije aquí mismo que una casa de éstas me negó el pago de un pagaré legítimo. Por constancia, se quedó con mi dinero, originando en mí la increíble pregunta: Las rejas de un edificio bancario ¿son para protegerse de los ladrones, o para defenderse de los clientes?

Allá, en mi tierra de origen, un empresario me envió a la Banca Barón para cobrar 3.000 duros. Pasmó. El cajero me pide le dispense una breve ausencia, que el cuidado apropiado para reunirse con el director y un consejero. Dos minutos solamente, y los tres salen como abatidos de una dependencia secreta. El cajero se sienta, y con duelo de alma me entrega las 15.000 pesetas.

Trece años después el azar nos reunió a mí y al director en un comité revolucionario. Y me dijo, el revolucionario de moderna escuela:

— He de decirte algo.

— ¿De los tres 3.000 duros?

— Sí, los habíeseis solicitado con un par de pistolas, y hubiésemos considerado normal la exigencia. ¡Pero, con un pagaré de todo requisito y garantía!

Está visto que la legalidad no fue inventada para uso de anarquistas.

DISCOBOLO

### COMMUNIQUE

La Fédération Anarchiste Française se protesta contre l'arrestation arbitraire de cinq camarades espagnols de l'organisation P.T.J.L.

La police espagnole accuse nos camarades anarchistes arrêtés la semaine dernière à Madrid de l'enlèvement de Mgr Ussia réalisé à Rome. Or, aucune preuve n'a pu être apportée, et tous les témoignages le démentant, y compris le Mgr. Ussia.

La Fédération Anarchiste Jeudi 3 novembre 1966.

# ANTENA

### EL EJEMPLO ESTUDIANTIL

BARCELONA. — A consecuencia de la detención seguida de encarcelamiento de siete estudiantes acusados de haber organizado una asamblea libre, todos los estudiantes de las Facultades de Filosofía y Letras, de Medicina y de Ciencias se han declarado en huelga indefinida. Los adscritos a Bellas Artes, a Derecho y a Ingeniería se han adherido al movimiento universitario por 24 horas.

Con este motivo reina gran efervescencia en los medios intelectuales, gozando la demostración de la simpatía general de los trabajadores.

### LA DICTADURA PORTUGUESA

PARIS. — Llegan noticias de Lisboa indicando fuertes condenas contra trece resistentes antilazaristas encarcelados y procesados bajo acusación de haber preparado un levantamiento en ocasión del 1° de Mayo de 1965, y de haber intentado la comisión de sabotajes en la vía férrea para perturbar el envío de soldados a Angola y Mozambique.

Con referencia al sentir libre de los portugueses, la Televisión francesa, en su emisión «16 millones de jóvenes» (segunda cadena) del 8 del corriente, reflejó el ambiente portugués obrero en Francia, ambiente francamente antilazarista y contrario a la guerra colonial que Salazar mantiene en África mediante vidas proletarias. Amenció la emisión un muchacho cantor cuya factura artístico-protestataria recuerda al rapsoda valenciano Raimon.

### LA CARABA

MADRID. — Mientras en Madrid 300.000 vecinos viven hacinados o en barracones inmundos, se da la circunstancia de que 72.000 apartamentos nuevos permanecen vacíos por falta de adquiridores o alquiladores, dados los precios inabordable que los propietarios de los inmuebles exigen. «Sólo para ricos», es el letrero que conviene poner a esas casas-guarnición protegidas por el régimen. Porque, ya veríamos lo que ocurriría si los mal alojados de Tetuán de las Victorias y Cuatro Caminos se decidieran a alojarse mejor en cualidad de espartanos.

### «REVOLUCION CULTURAL»

BARCELONA. — Impulsados por sus jefes, varios gamberros de la Falange se presentaron ante el consulado británico para berrar despropósitos y apedrear las ventanas del edificio. Su griterío fue «¡Abajo Inglaterra!» y «¡Gibraltar para Franco!». No para los gibraltareños. Una vez el estropicio cristalerío consumado, la policía rogó a los gamberros que se alejaran. Como es de prever, no hubo detenciones.

### POR 300.000 COCHINAS PESETAS

LERIDA. — Las aguas del canal de Piñana han sido cerradas. Motivo: la corriente disminuye alarmantemente debido al mal estado de las acequias distribuidoras, que la junta del canal descuida, agenciándose la enemiga de los regantes. La reparación del sistema exige el «dispensido» de 300.000 pesetas, que ni la jefatura de la Comunidad ni los usuarios facilitan. Además del regadío, el canal que nadie cuida sirve — o servía — para un aprovechamiento industrial que, como las huertas, arriesga quedar seco.

### MAS REVOLUCION CULTURAL FRANQUISTA

BARCELONA. — La agresión que ha sufrido el profesor Jiménez de Parga es relacionada por los observadores con la que sufrió también en forma menos grave hace unos días don Santiago Nadal en el curso de un coloquio sobre el tema «Monarquía o República», celebrado en el salón de actos de la residencia estudiantil de los Padres Escolapios de San Antón.

La opinión reclama que hechos de tal naturaleza, atentatorios contra las

libertades de expresión dentro de la ley, no se rejitan. Lamentables acontecimientos de esta índole tuvieron ya lugar, en Barcelona, el invierno último, en ocasión de conferencias del señor Ruiz Jiménez y del Padre Evelyn, en los Jesuitas de la calle de Roselló, y en la Institución Cultural del C.I.C.F.

### EL TURNO DE LOS ALCALDES

VALENCIA. — El alcalde de Pedreguer murió, con su esposa, en un accidente de automóvil en término de Ondara. Se llamaban Vicente Costa Abella y Josefa Cabrera Ribes.

El alcalde de Cádiz, José León Carranza, ha entrado en periodo de convalecencia tras haber sido curado de las graves heridas recibidas en un vuelco de coche ocurrido yengo a Puerto de Santa María, donde tiene su domicilio. Dicho alcalde «gaditano» es también conocido por empujadas de Villapadesilla. Con tal augurio, no es cómico salir de casa.

### MANIFESTACION EN TARRASA

BARCELONA. 7. — En Tarrasa, ha sido disuelta por la Policía una manifestación de unas quinientas personas, que portando pancartas y profiriendo gritos, pedían la libertad de obreros y estudiantes detenidos con motivo de las últimas manifestaciones. Los citados manifestantes llevaban una gran pancarta en la que se leía la siguiente inscripción: «Libertad de obreros y estudiantes detenidos».

La Policía efectuó tres detenciones: Juan Rofes Crau, José María Batista Canal y Antonio Penchament.

### PERDIO LA CABEZA

BILBAO. — La imagen de la Virgen de Begona instalada en la cumbre del monte Gorgea, ha aparecido decapitada por el cuchillo del tiempo. Parece que le pondrán otra, suerte que no tienen las personas sin cabeza, o con olla sobre los hombros.

### DOS DETENIDOS

BARCELONA. — Por haber tomado parte en la asamblea de estudiantes libres el pasado 26 de octubre, han sido detenidos, procesados y encarcelados el abogado Mauricio Sarrahca y el escritor Jorge Maragall.

### NADIE ESTA CONTENTO

OVIEDO. — Las autoridades municipales han amenazado a numerosos industriales de Gijón con el embargo de bienes si no pagan la tasa establecida por vigilancia nocturna. Los comerciantes se niegan a pagar cantidad alguna por esta categoría, considerando que la actual vigilancia nocturna de Gijón es de todo punto insuficiente, como lo demuestra la ola de robos que han sufrido en las últimas semanas varios establecimientos comerciales de dicha localidad asturiana.

### DE NOCHE SECUESTRARON «EL DIA»

SANTA CRUZ DE TENERIFE. — La edición del domingo del periódico matutino «El Día», ha sido secuestrada por orden de la Delegación Provincial de Información y Turismo, basada en lo dispuesto en la vigente legislación de Prensa.

### QUE SE VAYA A PASEO

LISBOA. — Ciento diez y ocho abogados, periodistas, artistas, médicos, ingenieros y trabajadores han recomendado a Salazar que abandone el gobierno para facilitar la desaparición de la dictadura y el restablecimiento del régimen democrático que acabe con la miseria moral y económica del país.

### FRANCO SE INDULTA A SI MISMO

MADRID. — Franco ha promulgado un indulto para crímenes políticos ocurridos «antes y durante la guerra».

A partir de ese tétrica guasa, los asesinos falangistas y franquistas de toda especie, se sentirán puros como querubines.

### CONTRA EL CONVENTO DE LOS CAPUCHINOS

BARCELONA. — En la madrugada del día 6, se produjo un atentado contra el convento de los Padres Capuchinos de Sarriá. Alrededor de la una de la madrugada, unos desconocidos, después de forzar la ventanilla de la portería, arrojaron a su interior un artefacto de construcción casera, que produjo fuerte explosión, seguida de pequeño incendio. No se produjeron víctimas ni tampoco incendio considerable en el edificio, aunque la humareda fue alarmante. Los desperfectos son de escasa importancia, limitándose a cristales rotos y algún mueble chamuscado.

### ACTUA EL SANTO OFICIO

BARCELONA. — El director de la Editorial Mateu, ha sido objeto de auto de procesamiento, sin detención, dictado por el Juzgado número 14 designado para la tramitación de los sumarios por delitos de Prensa y a quelella de fiscal. Se le considera incurso en el artículo 422 del Código Penal referente a escándalo público por la edición en castellano de la novela francesa «La Religiosa».

Al procesado, tras recibirse indagatoria en el momento de comunicarle el procesamiento, se le señaló la responsabilidad civil en la suma de 15.000 pesetas.

### ESPAÑOLES DESPEDIDOS

GANDERSHEIM (Alemania occidental). — 67 trabajadores españoles han sido despedidos del aserradero «Wilhelm Mende y Compañía», en Telchhuette, donde estaban empleados, por haber amenazado a la dirección de la empresa con ir a la huelga si no se les concedía inmediatamente un aumento de sueldo. Los 67 trabajadores no quisieron aceptar una tregua, propuesta por la empresa, hasta que se iniciaran las negociaciones.

La dirección del aserradero anunció sin embargo que serían readmitidos si volvían voluntariamente al trabajo. Sólo nueve obreros se reintegraron a sus puestos.

La Policía tuvo que intervenir para evitar que un grupo de trabajadores españoles impidieran a sus compañeros que asistieran al trabajo.

De los 160 empleados que tiene la empresa, 90 son de nacionalidad española.

### LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la página 4.)  
cíamos buena parte de lo que, en su lengua original, escribí, o dijo el autor de «L'homme révolté» en torno al problema de España, y que Juan M. Molina ha tenido el buen acierto de recopilar y traducir con propiedad, con esmero, en lengua castellana. Conjunto de trabajos que constituyen el tomo citado, cuyo traductor le ha puesto un prólogo, agregándole también unas notas biográficas, y una reseña bibliográfica de las obras de Camus, así como una referencia de lo más destacado de cuantos trabajos se han escrito al respecto de la personalidad intelectual del malogrado escritor. Puntualiza J. M. M. expresando su agradecimiento, que en su tarea, contó con aportación de referencias por parte de madame Francine Camus, y de José Ester.

Como lo reflejó de modo muy acusado, en una de sus últimas obras. «La chute» («La caída»), buscaba adentrarse en lo recóndito de la conciencia del individuo para evidenciarle su responsabilidad. Responsabilidad del hombre consciente, digno, honesto, frente a todas las tiranías. Posición vivaz, dinámica. De ahí que expresara en el mítin de la Sasa Wagram, de París, en febrero de 1952: «No nos durmamos en la melancolía y el desaliento fáciles. No nos consideremos simplemente mártires con el sacrificio de los otros.»

# EL HOMBRE

«Es más fácil cambiar la naturaleza del plutonio que el espíritu del mal en los hombres».

Alberto Einstein

«No haga nunca nada contra tu conciencia, incluso si el Estado te lo ordena».

Alberto Einstein

ALLA por el tiempo en que empezaba a balbucear el cine hablado o parlante, que de las dos maneras el reclamo anunciaba esta maravilla del siglo veinte, rodaba base en las salas oscuras una cinta que llevaba por título el que este trabajo encabeza. Se trataba de un doctor en medicina dado a los descubrimientos, que buscó y encontró un elixir tal que podía transformar completamente la psico-fisonomía de quien lo tomara. La metamorfosis era pasajera. El periodo de algunas horas. Como inventor concienzudo que era, hizo la prueba en su persona y en secreto. El resultado fue garrafal. El guapo galán que jugaba el papel de galeno, en el apogeo de su virilidad se transformaba en viejo repulido con cara ajada, cabello blanco y ralo, cuerpo contrahecho y semiblanco tan feo que daba horror. Acuña de esta transformada forma a los círculos de veladas mundanas donde era más conocido que el portero, y todos de él se apartaban, con reticencia huyendo con asco de aquel «intruso» desagradable.

Con el suceso experimental siguieron los ensayos. Con las repeticiones, el abuso. Y tanto abusó que, cogido en su juego, se introdujo en su costumbre como un vicio cualquiera.

El antídoto que empleaba para volver a su personalidad normal fue asumiéndose con el uso prolongado y se declaró ineficaz. Y el médico en cuestión, que se había metido a brujo, murió en convulsiones de rabia cogido en su mismo juego. Murió con la misma fisonomía psíquica y física que el hallazgo habiale proporcionado.

Muchas veces he comparado en mi fuero interno esta sociedad que se dice moderna y estos hombres que se llaman modernos, con el argumento eficiente, si no eficaz, de la película que apunto.

Hay opiniones en pro, hay opiniones en contra. De mi archivo sacaré, calcándolas, las que, a mi juicio, representan el estado que unas y otras, en el fondo están animadas por un bajofondo de angustia.

Exposición de la Sociedad Zoológica de Nueva York. En un rincón, decoración de una caverna prehistórica. Sólo la entrada. Dicha entrada se ve obstruida por una gran reja de gruesos barrotes. Encima, en el dintel, una pancarta que dice así: El animal más peligroso del mundo.

Tras la reja, un espejo muy grande. El visitante que llega y se para, encuentra, reflejada, como de suyo se comprende, su imagen. Y nada más. A la derecha, al pie de la reja, un letrero informa:

«Está usted delante del animal más peligroso de la tierra. El que puede exterminar — y ha exterminado — especies enteras, y que ahora ha conquistado el poder de suprimir toda forma de vida, incluso la de su especie.»

Huelgan los comentarios.

En el número correspondiente al sábado día 5 de noviembre de 1949, en «Combate», diario de París (dirigido por Alberto Camus en su clandestinidad durante la ocupación alemana y en el primer tiempo de la liberación famosa que poco liberó, aparte la huella del ocupante) publicó este artículo debido a la pluma de Renato Barjavel:

«Il est temps de commencer à pendre les savants»

Que dice así: «Un general no es apenas otra cosa, hoy, que un recuerdo histórico. Su sitio está en el Museo de los Inválidos con las banderas mustias, y no en los campos de batalla. No se lucha ya; se arrasa, se nivela. He visto un

grupo de generales de todas las naciones occidentales, hace poco tiempo en las actualidades. Acababan de discutir y adaptar un plan de defensa que Europa debería adoptar. Son los últimos a ignorar que no hay defensa posible contra la guerra próxima. Digo bien; contra la guerra y no contra el enemigo. Ya que los medios de destrucción serán tales, que las que-relas entre naciones no tendrán importancia alguna. Habrá, de un lado, los ejércitos que atacarán y del otro los que serán atacados.

Los generales piensan en la guerra próxima según la última. Esta tradición ha comenzado con Dugesclin, que quería retirarse del oficio de la guerra a causa del arcabuz. Lo calificaba arma desleal porque permitía alcanzar el adversario sin enfrentarse con él. El arcabuz quedó y Dugesclin se fue. Del arcabuz a la bomba atómica no hay más que un paso. Y la bomba atómica está tan sobrepasada como el arcabuz.

### De la inutilidad de los generales

Los generales han protestado siempre contra las armas nuevas, no a causa de sus defectos sino en razón de que cambian sus costumbres. Hoy, todo el repertorio de sus leyes estratégicas, todas las banderías nacionales de Estado Mayor, los baridos por las armas salidas de los laboratorios, como soldados de madera en marejada. Se acabaron las divisiones, se terminaron los ejércitos, nada que hacer tiene la flota. No hay ya esa suerte de masa organizada con posibilidad de acción, después del paso de la bomba atómica y sus sucedáneos. No hay ya más que la carne del hombre y la muerte. Ninguna necesidad de conocer el arte militar. No se trata de combatir un adversario; se trata de aniquilarlo. No se trata de ocupar una nación sino de arrasarla. Se trata de pasar tal o cual continente al martillo pilón. La estrategia de un niño que aplasta con un adorno un caracol, es suficiente para dirigir las operaciones.

América ha ganado la última guerra porque es una nación de ingenieros y de industriales. Alemania la ha perdido porque era ante todo militar.

Hay opiniones en pro, hay opiniones en contra. De mi archivo sacaré, calcándolas, las que, a mi juicio, representan el estado que unas y otras, en el fondo están animadas por un bajofondo de angustia.

Exposición de la Sociedad Zoológica de Nueva York. En un rincón, decoración de una caverna prehistórica. Sólo la entrada. Dicha entrada se ve obstruida por una gran reja de gruesos barrotes. Encima, en el dintel, una pancarta que dice así: El animal más peligroso del mundo.

Tras la reja, un espejo muy grande. El visitante que llega y se para, encuentra, reflejada, como de suyo se comprende, su imagen. Y nada más. A la derecha, al pie de la reja, un letrero informa:

«Está usted delante del animal más peligroso de la tierra. El que puede exterminar — y ha exterminado — especies enteras, y que ahora ha conquistado el poder de suprimir toda forma de vida, incluso la de su especie.»

Huelgan los comentarios.

En el número correspondiente al sábado día 5 de noviembre de 1949, en «Combate», diario de París (dirigido por Alberto Camus en su clandestinidad durante la ocupación alemana y en el primer tiempo de la liberación famosa que poco liberó, aparte la huella del ocupante) publicó este artículo debido a la pluma de Renato Barjavel:

«Il est temps de commencer à pendre les savants»

Que dice así: «Un general no es apenas otra cosa, hoy, que un recuerdo histórico. Su sitio está en el Museo de los Inválidos con las banderas mustias, y no en los campos de batalla. No se lucha ya; se arrasa, se nivela. He visto un

verdadero crimen organizado deben sentirse avergonzados del bajo oficio elegido. No serán nunca una gloria nacional; no será nunca su nombre de caídos, respetado por el juicio de la historia.

Nadie se atreve a aceptar la responsabilidad de esa sangría. Todos dicen estar contra la maldición de la guerra. Desde el papa de los cristianos o católicos, hasta el último representante de la O.N.U. repiten lo que estamos cansados de decir y repetir nosotros. La guerra es un crimen. Abajo las armas. Abajo las armas homicidas que asesinan y martirizan a los hijos del pueblo.

Los gobernantes saben que la historia de mañana, cuando se pueda decir la verdad, les condenará como la historia de hoy condena la política criminal de los nazis, que han convertido al pueblo alemán en un pueblo genocida de quien no es posible fiar por los resabios que una política ultramente rabiosa de nacionalismo ha originado.

Cabe esperar que un día vendrá que los hombres se avergonzarán del genocidio provocado en el Viet-Nam por rusos y americanos, sin olvidar los chinos, los tres responsables de esa sangría.

Un día vendrá que las fronteras quezas ficticias y naturales dejen de ser focos de guerras entre hermanos. Un día vendrá que los hombres se acojan a los principios de la Primavera de ser fronteras y que las rira Internacional, valiéndose de su

fuerza para el bienestar y la felicidad colectiva. Un día vendrá que la paz verdadera llegue al Viet-Nam, pero mientras tanto, valga nuestra condena moral y material contra los poderosos americanos, sostenedores de las dictaduras blancas y negras del mundo.

Podremos aceptar, aún lamentándolo, que los pueblos que viven a cien decenas de años intelectuales crean que los problemas de la humanidad puedan ser resueltos por la fuerza; pero no podemos ni debemos aceptar que un pueblo como el americano su percivilizado y cultivado, nadando en riquezas y abundancias, intituladose así mismo «campeón de las libertades», ataque a pueblos indefensos convirtiéndolos en la maldición apocalíptica de otras gentes más desgraciadas. No cabe la menor duda que el desprecio nos llena de indignación frente a tamaño injusticia y nos rebela como nos rebeló cuando la aviación alemana atacaba nuestras ciudades y villas, prácticamente indefensas.

Cabe nuestra admiración por un pueblo valiente que con la misma intensidad que le conceden rusos y chinos, está poniendo en apuros la pretenciosa jactancia de los militares americanos que en iguales condiciones, habrían sido barridos a escoba de las tierras invadidas. Cabe nuestra admiración por un pueblo que no puede ser vencido, aunque perdiera esa guerra maldita a la que ha sido llevado contra su voluntad.

# A PROPOSITO DE UN VIAJE. EL VIET-NAM

## por HORIZONTES

HABLAR del Viet-Nam, es hablar de la racionalidad de la vida, por propia naturaleza se va imponiendo en todos los ámbitos.

Lo que no es lógico y natural, es toda esa promoción de generales convertidos en redentores de pueblos, tipo Nap. que se han dado en sembrar la muerte y la desolación, llenando cárceles y presidios en nombre de la libertad el bienestar y el progreso. Y, menos aún, que sea bajo el amparo de una nación como América del Norte, intitulada así misma campeona de la libertad. La política americana no puede engañar a nadie y mucho menos a su propio pueblo que no ve las ganancias que le puede reportar el morir en tierras lejanas bajo el desprecio de las gentes honradas.

Los militares excesivamente numerosos en todos los países del mundo son una carga inútil para los pueblos que les sostienen; agravada por el excesivo costo de sus equipos y armamentos modernos. Los presupuestos alcanzan cifras tan astronómicas que nadie es capaz de controlar sin los complicados aparatos electrónicos de cálculo. Sus frutos funestos y ruinosos para el conjunto de la humanidad, salvo pequeñas minorías que negocian con la sangre humana.

El mundo del comunismo estatal y el mundo del capitalismo caminan hacia un abismo sin fondo; en el cual sería lógico y razonable, por nuestra parte, no dejarse arrastrar, como no fuera para precipitarse de una vez a su fin catastrófico, en un exceso de virilidad que nos liberra

para siempre de tan terribles alimanas.

No es un crimen atacar las guerras. Es un deber de lesa humanidad levantarse contra toda acción guerrera que tiene por objeto destruir vidas humanas y cebarse en el dolor de los pueblos inocentes. Ningún pueblo está amenazado por otro pueblo. Son las castas militares y gobernantes al servicio de esas sociedades financieras y grandes trusts, los que las convocan y realizan, adoptando según los tiempos un justificante más o menos humano o patriótico, según las conveniencias del momento. Son las castas que se elevan por encima de los hombres de trabajo quienes fragan los golpes de estado aquí y allí, para distraer y arruinar los verdaderos problemas del hombre. Son las castas privilegiadas que gobiernan, los únicos responsables de todo estado caótico. Los ríos de sangre del Viet-Nam, del Congo, de Corea, de Cachemira y de tantos y tantos sitios del mundo, más o menos importantes son la obra de las maquinaciones maldadas que gobiernan en la sombra los destinos de los pueblos. Son ellos los insugadores, ningún pueblo desea la guerra contra otro pueblo.

Son asimismo las fronteras; esas líneas imaginarias que se trazan sobre las cartas geográficas, mil veces reformadas por el vencedor o los vencedores de turno las que levantan murallas de rivalidades injustificadas por el fervor patriótico de la propaganda organizada, símbolo de la ver-</

# Y EL MONSTRUO

jero. Cuando la Tierra enteró será quemada, si tan sólo quedara un sabio con vida, dirá que no es culpa suya. La culpa es de las víctimas...

### Falsas escusas

pretenden que pueden poner entre las manos de los hombres fuerzas cada vez más prodigiosas por ser potentes, guardando la esperanza de que los hombres se servirán de ellas para el bien más pronto que para el mal. Pero saben también que llegará lo contrario.

Si se les trata de criminales, responderán que también han inventado la penicilina. Pero tan sólo el miedo de que los monstruos salidos de sus laboratorios se han extendido en el mundo hacen más enfermos que la medicina de guerra podrá curar; y la sonrisa de una muchacha ebelta en la televisión, el agua cociendo o helada en el laboratorio, las vitaminas en botella y el ganar 10 kilómetros a la hora, la velocidad de un automóvil no compensarán los superhéroes que nos aguardan.

El arma biológica, un día próximo eliminará toda la vida sobre la Tierra. Desde la horma hasta la bomba atómica, cada arma fabricada fue utilizada por lo menos una vez. Esta, una sola será suficiente. Los sabios que continúan en su sabio dominio científico saben a donde van y cuales serán las consecuencias de su trabajo.

¿El patriotismo los empuja? ¿El patriotismo de los alemanes que trabajan para América, los ingleses que trabajan para los rusos? No; solamente el hambre de conocer.

Pretender tener el derecho de investigar y de hallar; es decir, en definitiva, el derecho de matar. Tal derecho fue rehusado por todas las civilizaciones. La nuestra es la primera que se lo concede. Y ella corre el riesgo de pagarlo caro; no con su vida, que nada sería, sino con su vida.

De cierto, todo sabio que hoy continúa sus trabajos de los que saldrán un día el empleo de destrucción, es un criminal y él lo sabe.

Alegará que las búsquedas pacíficas son inseparables de las guerreras. En este caso se impone renunciar a las búsquedas pacíficas. La humanidad se las arregló muy bien en el pasado sin ellas; sin el motor atómico, por ejemplo.

Pretendrá que la ciencia no es culpable y sí los que utilizan la bomba. Ello es pretender que el padre que ha confiado a su hijo de 18 meses una caja de cerillas, no es responsable de que se quemase su casa.

### La mala conciencia de Einstein

Los sabios saben que son culpables. Porque los son, claman su inocencia mostrándonos las manos limpias, sus miradas dulces de miopía, su conciencia limpia, asepsizada, su corazón empapado en un buen suero (o rerum, como se dice) y nos asegurarán que no piensan en otra cosa que en nuestra seguridad, en nuestra comodidad y en nuestra salud. Dentro de la dignidad del espíritu humano. Si fabrican bombas no lo hacen adrede, no lo hacen a propósito. ¿Por qué nos seremos vicios de ellos? Pero por mucho que redondeen su lenguaje, saben que son culpables. El señor Alberto Einstein sabe que con su propio cerebro ha matado doscientos mil hombres, mujeres y niños japoneses en el tiempo que un relámpago pasa. Saben los sabios que son culpables porque saben que los hombres no son ángeles.

Sin embargo nada podrá prohibirlos continuar, porque están empujados por la pasión, muy pura y muy desinteresada, del conocimiento.

La evocación de la humanidad entera, devastada de toda forma de vida, vuelta la Tierra a sus orígenes y en su retrogradación volviéndose

peor que la Luna, no podrá nunca impedir a una mano blanca fijar sobre el papel una al lado de otra dos cifras abstractas cuya suma hará una explosión. Nada podrá parar a un sabio en el camino de su saber.

Por eso, si los hombres quieren sobrevivir, deberán, acaso, decidirse un día no lejano a colgar no sus generales, sino sus sabios.

El artículo transcrito apareció, ya lo hemos dicho, en el año 1949. En el mes de mayo de 1966, la revista de divulgación científica, «Science et avenir», número especial, publica un estudio atiborrado de datos científicos titulado «El hombre ante la pulu-nuclear» en el que expone el peligro creciente de las diseminaciones nucleares en la atmósfera, en razón de los ensayos crecientes en extensión y en intensidad. En él se intercala esta nota:

«Justo después de la segunda guerra mundial, siendo ésta terminada, los Estados Unidos efectuaron en el Pacífico, sobre el islote de Bikini, una serie de experiencias nucleares. Cuando se terminaron, la radioactividad del islote de coral era un millón de veces más importante que antes. Desde 1945 a 1962 los ensayos de las armas nucleares han dado nacimiento a 193.000 toneladas de productos fusibles. Los expertos de las Naciones Unidas han establecido que las experiencias eran responsables de deformaciones graves en 160.000 niños y provocarán en el porvenir 16 millones de lisidiados.» O, como textualmente dice la nota; de «malformaciones».

Leemos el 22 de febrero de 1966 en la prensa diaria este despacho:

U. R. S. S. — Un arma inaudita

«La U. R. S. S. posee un arma de una potencia inaudita y no importa qué enemigo puede ser borrado de la Tierra en poco tiempo, afirma el mariscal Zakmorov, jefe de estado mayor del ejército soviético, en el diario «Sovetskaya Rossia».

«Puede ser que sea un camelo, pero el efecto psicológico desastroso de la fanfarronada, queda.»

Y dejando atrás las mil y una pruebas científicas que respaldan lo bien fundado del presagio, y la conclusión escueta de la Sociedad zoológica neoyorquina, veamos el otro lado de la medalla.

La revista citada, «Science et avenir», para en editoriales, inserta en su número 226, especial también, este «Editorial»:

«La ciencia hace miedo, la ciencia tiene mala reputación. La opinión le reprocha los emegatones extraídos de la materia, el humo escupido por sus

motores, las químicas perniciosas que ha inventado.

Sin embargo ella ha puesto el planeta a nuestro alcance y promete, dentro de poco, levantarlos a la escala del cosmos. Mejor aún, nos trae la comodidad ahí donde no conocemos más que el esfuerzo, la abundancia allí donde estaba la miseria y la salud donde reinaba la enfermedad.

Este último punto debería ser el más evidente, pero en su mayor parte la medicina es una pariente robre, una prima lejana de las ciencias.»

Y sigue: «Los hallazgos nucleares producen la bomba de hidrógeno que mata, pero halla también la de cobalto, que cura. La química envenena tanto como salva.»

«Escogiendo el tema: «La ciencia y la salud» tratábamos de poner a la luz algunos aspectos de la cara buena de la ciencia, recordando que en la carrera hacia el progreso, no es el hombre del laboratorio a quien debe criticarse sino a la sociedad.»

Aquí está la tragedia humana en su Historia. Que en lugar de buscar embellecerse y elevar sus sentimientos más nobles busca transformarse en monstruo. La sociedad moderna está hecha de desprecio de ella misma porque olvida la conciencia moral. La ciencia investiga todo; todo menos la conciencia. El hombre que sabe, sabe todo; todo menos ser un hombre. La sociedad se aprovecha de todos los adelantos menos el de la moral social que integra la moral universal, de todos los progresos menos del progreso interior; de los que la componen y de los que la dirigen. Y como el descubridor de la penicilina citada tiene muchos conocimientos, pero ni descubre ni se acuerda del mejor. Yendo al suicidio más estúpido si no cambia de sesgo, si no quieren superarse en su interior, el hombre y la sociedad donde vive tal plantigrado vertical que se compona y con la mayor de las pedanterías se autotitula «homo sapiens».

### FABIAN MORO

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1926. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Oróbn Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CO-NOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacados figuras de la vida sindical, política y social de España. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molin, París (X<sup>e</sup>). C.C.F., París 23 187 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

# S.C.A.

## CALENDARIO PARA 1967

En la segunda quincena de noviembre, se pondrá a la venta el Calendario de S.C.A. para 1967.

Contendrá, como cada año, una portada en tricomía y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en él habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Habrà las doce hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.C.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará a 3,50 F el ejemplar.

Pueden ya desde ahora las secciones de S.C.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.C.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse.

## OBRAS DE MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1926. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Oróbn Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CO-NOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacados figuras de la vida sindical, política y social de España. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molin, París (X<sup>e</sup>). C.C.F., París 23 187 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

## RETAZOS

# Sobre el culto a los muertos

Esta fórmula usada en los funerales de Grecia y de Roma: «Que la tierra le sea leve», no tenía, sin duda, nada de metafórico en su origen; la expresa un sentimiento extendido entre un gran número de pueblos y que se vuelve a encontrar en toda su ingenuidad en las tribus salvajes. Los Guaránis, por ejemplo, velan para que la tierra no pese demasiado sobre el muerto; los indios del Perú desenterraban sus padres que los españoles habían enterrado en las iglesias, diciendo que sufrían así aplastados bajo las losas. Entre los Tupis, con una intención completamente contraria y poco graciosa respecto al muerto, se lían fuertemente los miembros de los cadáveres para impedir que salgan de la tumba para ir a atormentar a los vivos. Las negras de Matamba arrojan en el agua el cuerpo de sus maridos difuntos, con el fin de ahogar su alma y de evitarles, sin duda, toda intención de vicio. Los abisinos abandonan los cadáveres a los animales feroces para aniquilarlos a la vez, en esta vida y en la otra. Los chinos atribuyen una tal importancia a ser sepultados en la tierra natal y a poder despertarse un día, que, si consienten a emigrar a California, es a la condición expresa que se devolverán sus

cadáveres al Celeste Imperio. E. Spence, en su «Principios de sociología», cita el Inca Atahualpa que, condenado a muerte, consintió a hacerse cristiano con el fin de ser colgado en lugar de ser quemado, se hacía imposible su resurrección. En 1874, el obispo de Lincoln —razonando de la misma manera que el guerrero indio— predicaba contra la cremación, que, desde, según él, a trastornar la fe de la humanidad en la resurrección.

M. GUYAU

Si solamente busco la verdad con un fin práctico e industrial, por el beneficio que ella pueda proporcionarme, correré el riesgo de no encontrarla. — M. GUYAU. (Traducción de JUAN).

## «TERRA LLIBRE» PARIS

Este grupo, que tiene por misión publicar el boletín del mismo nombre, convoca a todos sus simpatizantes a la entrevista que tendrá lugar el sábado 26 de noviembre a las 5 de la tarde y en local de costumbre. Orden del día: Reapariación, o no, del Boletín. Caso afirmativo: colaboradores, corresponsales y sostenedores. De esta confrontación depende dar satisfacción o insatisfacción a los compañeros del exilio y de Cataluña que se interesan por la reapariación libertaria de «Terra Llibre».

## NECROLOGICAS

### EMILIO SARDA

Ingredado en 1952 en el Sanatorio de St-Foy-la-Argentiére y habiendo sufrido en el curso de los años tres operaciones interno-pulmonares, de una manera inesperada y rápida, el compañero Emilio Sardá oriundo de Valencia, falleció en la madrugada del 23 de octubre de este año rodeado de los compañeros, que lo asistieron e hicieron compañía hasta el último momento.

El sepelio fue civil, según sus convicciones y voluntad, y el féretro envuelto con la bandera roja y negra de la C.N.T., acompañado de los compañeros y amigos, como así de nativos franceses, su hermana Rosa y compañero y el sobrino, llegados de Barcelona. Esta F. L. de Clermont-Ferrand estuvo directamente representada por el compañero Aurelio Bayo, también internado en el Sanatorio de Foy.

Emilio Sardá, fallecido a los 54 años de edad, fue un activo militante del Sindicato de la Construcción, sección Pintores, de Barcelona, en el cual empezó a actuar desde su juventud. Durante el período 1936-1939, estuvo en la 2ª división, en una sección de artillería, actuando en el frente de Huesca y otros como soldado de la libertad y activo militante de la Organización.

Desde que pasó al exilio estuvo, durante la clandestinidad y después de la liberación, siempre al servicio de la Organización confederal y libertaria, en la que trabajó y aportó su concurso y óbolo personal animado por su mayor deseo de ver un día al pueblo español liberado de la tiranía franquista.

Por su conducta y moral libertaria, que fue digna en todo momento, se le ha hecho estimar, compañero Sardá, de todos nosotros; y en quienes te trataron tu recuerdo será perdurable, en tanto seguimos tu ejemplo de constancia en el seno de la C. N. T., animados por tus mismas aspiraciones comunes, para que desaparezca el oprobioso régimen que subyuga al pueblo hispano.

A su hermana Rosa y a su compañero, su sobrino y demás familiares, nuestro más sentido pésame. Federación Local de Clermont-Ferrand

# COMUNICADOS

## REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Agrupación Lyonesa F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, día 20, del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42 rue Lalande.

Domingo, día 27 del actual, a las 10 de la mañana, el compañero Andrés Capdevila, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, dará una conferencia, disertando sobre el tema: «Hay que acabar con la esclavitud del salario».

No dudamos acudirán los compañeros, refugiados españoles y trabajadores, al acto.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea para el día 20 del corriente a la hora de costumbre.

TURRONES PRO - ANCIANOS

Pastilla: Jijona, 7 F.; Alicante, 6; Mazapán, 4; Toledo, 2,50 F. Panecillos: 0,50 F. pieza. Pedirlos a «C.S.», 24, rue Ste-Marthe, París (X<sup>e</sup>).

PRO-COMPANEROS ANCIANOS

París: Valerio Más, 18; Lajusticia, 10; Guai, 5; Mias (Gironde); López Serrano, 10; Roanne; Antonio Labe, 10; F. L. Drexler; Venta calendarios STA Venezuela, 40. TOTAL: 93,00 F.

F. L. DE PERPIGNAN

Charla a cargo del compañero José Barber, militante de esta local, quien desarrollará el tema «La C. N. T. a través de sus luchas», el 30 de noviembre, domingo, a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el domingo 27 de los corrientes a las 9 y media de la mañana. Precisa la presencia de todos.

F. L. DE TOULOUSE

La primera conferencia del ciclo organizado para 1966-67 se celebrará el domingo 20 de noviembre a las 9 de la mañana en nuestro local de la Bolsa del Trabajo.

Correrá a cargo del conocido militante de París Fernando Gómez Peleáez, que disertará sobre el acaudante tema: Nuestra crisis.

Esta F. L. invita cordialmente a todos los militantes de Toulouse y alrededores.

Al cumplirse cien años del nacimiento de Romain Rolland, el mundo fraternal del humanismo pierde otro de los principales precursores del pacifismo activo: Georges Duhamel falleció en París el 14 de abril de 1966, a los 82 años y con 20 de académico y la rebeldía interior de «Juan Cristóbal» en cuya intensidad convivió.

Tres generaciones de hombres vivió este gran escritor francés. Se mantuvo, entre las tormentas literarias y sociales del siglo, con una conducta moderada que lo distingue, pero no por ello menos interesado, profundo y revolucionario. Ha sabido mantenerse independiente de las corrientes de su tiempo, manteniendo un equilibrio intelectual, profanamente humano. Sin ser cortésano, vio el panorama de su tiempo de una manera particular, aunque no pudo juzgarlo con acritud, ni poner al descubierto sus defectos y sus plagas, sus horrores y convulsiones desahuciadas. La conducta humana le ha dejado una duda muy honda que no logró disipar.

Con todo, ha permanecido vigilante a los sacudimientos políticos, sociales y económicos operados en este sector de la civilización occidental, delimitado por Europa y América, que integran un solo núcleo en el concierto universal. Estos quebrantos espirituales experimentados por Duhamel se habían generado desde su juventud y culminaron en los frentes de la primera guerra, donde le tocó actuar, en su condición de médico. Declinaron después al verificar cuán inútil había resultado la consagración de tanto esfuerzo físico o intelectual, que preocupó a tantos hombres, los arrebató a la vida burguesa para integrarlos a la causa común, terminando por sepultarlos en el olvido, sin poder impedir siquiera el estallido de la segunda guerra, en la que intervinieron, amén de los habitantes de las naciones que tomaron parte en la anterior, otras más complicando de ese modo la arquitectura universal del orden civilizado.

George Duhamel estuvo al lado, desde el primer momento, de aquellos hombres que hace cuarenta y cinco años se reunieron en Austria, Alemania, Holanda e Inglaterra preconizando el movimiento pacifista bajo la denominación del «Esperanto para la paz». Desde Berlín a Londres la admisión «Nunca más» había de cruzar los suelos y los cielos del mundo. El destino quiso que una segunda guerra abatiera el espíritu de fraternidad que preocupaba a ancianos y adultos prisioneros entre las garras del destino. Y Duhamel era un producto de primera mano surgido de la eclosión de aquellas dubitaciones, inquietudes e incertidumbres que trataban de encontrar una explicación par asolucionar tantos sucesos desequilibrados.

El espíritu de fraternidad que aquí conjunto de escritores franceses expuso en el manifiesto publicado en «Evolución», en enero de 1926, y suscrito por él, era toda una promesa; un anticipo de lo poco que

# Georges Duhamel entre las tormentas del siglo XX

## POR CAMPIO CARPIO

alterando o armonizando ambas disciplinas. Aparentemente nos parecen tan antagónicas como distanciancias; algo tendrán en común, porque también médicos y poetas lo han sido Fabio Luz y Jorge de Heredia, el gran poeta de Georges Duhamel, Lima, este último gran admirador de Georges Duhamel, al que le unían también sentimientos religiosos.

Cuando Duhamel se graduó en medicina ya llevaba publicados dos libros de versos. Pero el hombre de ciencia parece predominar sobre el poeta, al menos hasta la terminación del gran primer conflicto bélico (2) mundial. El desastre lo llevó a los frentes, significando para él una experiencia desgarradora. Se ve en la necesidad de realizar millares de intervenciones quirúrgicas en los campos de batalla. Ve sufrir y morir a muchos de sus hermanos, que minutos antes le habían abierto el corazón y le habían confesado, los hombres, esperanzas, ideales, aspiraciones, ilusiones que llevaban dentro y que terminaron en la fosa común, de donde nada resucita. Aquellos heridos, con sus relatos heroicos, los cuentos de su lugar o aldea, las aventuras a través de ciudades y lejanías a lo largo de los días y las noches, que luego se le escapaban de las manos y que lo impellan a tomar pluma, provocaron en el ánimo de Georges Duhamel la ruptura del cráter volcánico que aprisionó durante su vida. Si no se tratara de un espíritu templado, domesticado por la cultura, bautizado con las creaciones de la civilización, las válvulas de escape de Duhamel tendrían que abrirse en incontenidas explosiones revolucionarias mediante barricadas, atentados, levantamientos colectivos y guerrillas y otras manifestaciones desesperadas.

En 1918, ya antes de cesar las hostilidades, publicó con su propio nombre de Denis Thévenin su libro «Civilización», que es todo un alegato pacifista. Este herviente documento humano logra comover a la apoltrona intelectual francesa, que lo distingue con el Premio Goncourt, que le sirvió de convocatoria para asistir al concilio universal de la redención humana. Desde el punto de vista literario, Georges Duhamel se había hecho su composición de lugar. La literatura no era un mero pasatiempo como tubo de descargas de residuos en el complejo del individuo,

sino un apostolado, una misión, un solemne compromiso contraído con su dios interior. Cada individuo traza su propio camino y el de Duhamel había al infinito, como una Via Apia, como la ruta al infinito, como el florecido sendero que surge de aquel libro «Vidas de los mártires» (3), de esos sepultados, sin cruz que los designe, que los distinga, que los mire, les hablen o imploren.

En efecto, que le sonríen y le cantan desde todos los «campos maltrechos donde el cañón reina, hasta las montañas del sur, hasta el océano, hasta la orilla fulgurante del mar latido; porque el dolor, el rritorio resuena el clamor de los hombres heridos y, por doquier, otro inmenso clamor semejante se eleva y le responde. No hay pueblo francés hasta el campo de batalla. Ni un pueblo francés que no haya asumido el dolor de mitigar una parte de este dolor, de igual suerte que lleva su parte en el luto común. Ni un pueblo al que no sea dado escuchar, en su propio recinto, un eco de la gran queja que retumba y crece allí donde el combate se eterniza. La guerra inunda la haz entera del país, como refugio sembrador de despojos. Los lechos, que la piedad les ha ofrecido, en todas partes, aguardan las decisiones de los hombres que cayeron.»

Este libro de los mártires confirma el camino del gran escritor que habrá de vivir hasta el final, consagrado a la unión de los corazones puros para la prueba. Unión de los corazones puros para nuestro país se conozca y se admire. Unión de los corazones puros para la redención del mundo desgraciado, cuando menos para mitigar siquiera algo de este inmenso dolor que emerge de la tierra como una unánime queja humana.

De ahí en adelante, los títulos de libros se escapan rápidamente. A lo largo de casi medio siglo de labor tesonera y fecunda, surgen como genio de este pacífico francés sentimientos de cultura y de arte. Novelas, ensayos, teatro absorben sus energías. Los problemas sociales derivados de la guerra, como la revolución rusa, la alemana y la húngara, estas últimas sangrientamente sofocadas, el malestar en Italia, que inmediatamente instala el fascismo en el poder, le exasperan. Porque en ese desbarajuste de conflictos, de choques ideológicos, de contrastes políticos, nuevamente se perciben horrosos ruidos de armas, cuando todavía las heridas en carne viva están sangrando.

En este ámbito de desesperación, Georges Duhamel publica «Confesión de media noche» (4), trayéndonos al plano literario un inefable personaje, Salavin, de nombre, que deambulará todavía a lo largo de muchos años, a través de las páginas de cuatro volúmenes de «Vidas de los hombres»; «El diario de Salavin»; «El club de los Lyoneses» y «Tal como en sí». A la inversa de «Vida de los mártires», este Salavin recorre el mundo de la ficción, despojado de su condición de individuo, predestinado a recorrer caminos solitarios. En esta soledad, en ese aislamiento tan necesario para la reconcentración, reconstrucción de espíritu hecho pedazos, en el mundo del silencio en que durante muchos de sus últimos años fue muriendo Beethoven en armonía con sus melodías, así Georges Duhamel hizo desbordar su imaginación las aventuras disparatadas de este hombre singular en la novelística de nuestro tiempo que siendo ficción, sale de su medio ambiente en que fue engendrado para una proposición absurda, pero fascinante.

Este maltrecho y pobre diablo Salavin es un simple empleado público que se dedica a su trabajo. No había descubierto nada solemne en la tierra, digno de hacer poner el grito de ¡aléluia! en el cielo de su ilusión hasta encontrarse con el redondo, rollizo, grasiento y apoplético cuello de su patrón, que le sirvió de contexto y gratuito material disponible para elaborar su obra maestra. Allí comienza su gran drama, que no encontró respuesta del por qué ha atenzado a un hombre que solamente había cometido, para con él el leve delito de haber existido y despertarlo al dormido ancestro del asesinato. Como un enviado del Olimpo, lúcido y caviloso entre los habitantes de un mundo que se precipita al ocaso donde no encuentra hasta ahora una respuesta. Ir hasta allí, a lo desconocido, a lo vedado por la quimera, comporta un riesgo compartido por la duda. Esa actitud dubitativa que empuja para nosotros, perpetúa la vigencia del escritor Salavin, sin alcanzar la magnitud trágica de Raskolnikov, que rumbea en «Crimen y castigo», este personaje de Duhamel se apropió de un buen pedazo del mundo para su actuación como bohemio turista, extraviado y soñador entre la multitud republicana de la literatura francesa.

Pero Salavin supone una vacación, una huida a lo largo del destino. En cambio los mártires son una obsesión. Encontrarse en el ámbito geográfico de la ficción, importa aspirar a liberarse de la cautividad en que la sangre tiene a uno prisionero. Y de tal solidez son sus amarras y de tal efecto el poder de las palabras que los temas bélicos surgen por todos los intersticios del alma, trepan sobre los edificios y dominan el ambiente, que todo lo cubren con su manto. Todavía el mundo no es del todo mezquino, no está integrado e invadido por la manía, la ignorancia, que no tiene ojos y la maldad. Algo puede servir a los hombres para contribuir a su redención, ante el fracaso de la providencia. (Continuará)

(1) «Juan Cristóbal», obra cumbre de Romain Rolland.

(2) 1914-1918.

(3) Georges Duhamel, «Vida de los mártires» — Editorial Calleja, Madrid, 1921.

(4) Georges Duhamel, «Confesión de media noche» — Editorial Calpe, Madrid, 1923.

## Nuestra Obra

Regresaremos a España y me irá a Ballober para continuar la obra de la Colectividad. Ya Federica Montseny nos la puede proponer como en varias conferencias se complació en mencionar.

En el pueblo que he nombrado feneció la explotación, el patrón quedó rayado de la nueva organización. Todo el mundo trabajaba en la Colectividad y a todos beneficiaba nuestro trato de igualdad. Aunque no quiera el fascismo ni quiera la «Carlos Marx» en la comarca del Cinca la obra continuará, y así en lengua italiana se volverá a editar un folleto relataando la gesta de Ballober. No te olvidaremos nunca 27 División

los ribereños del Cinca por tu feroz represión contra los colectivistas de este bajo Aragón. Antes que los «nacionales» hicisteis la destrucción de aquellas obras reales de un pueblo en revolución rindiéndole buen servicio a la negra reacción; igual ocurrió en Ucrania y en algún otro rincón. En casa nos perseguisteis para hacer devolución de la tierra a los fascistas que el pueblo expropió para explotarla en conjunto sin señores ni patrón.

Francisco Zapater.

# La fiesta de «Le Monde Libertaire»

En ocasión del «Galá» de nuestro estimado colega, la sala mayor del Palais de la Mutualité consiguió una concurrencia que no bajaría de 3.000 espectadores. Tanta fue la afluencia de público, que la taquilla tuvo que cerrar la ventanilla. Incluso antes de la segunda parte — la correspondiente al cantor Jacques Brel — la acera de la Mutualité volvió a llenarse con personal atraído por la inminente actuación del citado artista.

Tras los himnos libertarios españoles y bajo el signo de la Internacional dio principio al espectáculo, presentado, por nuestra simpática amiga Simone Chobillon, como ella sabe hacerlo, Acto seguido, y por atascado automovilero de los artistas en las calles, el compañero Aristides Lapeyre anticipó su parlamento de gracias y de afirmación libertaria, que prolongó con un logrado tour d'horizon humorístico, que levantó una ola de buen humor y de simpatía en el respetable.

Seguio la corriente de ironía el chansonnier Claude Bernard, agudo y acerado, más con acento persuasivo. Marie Pierre Casey cargó con su número de cancionista cómica, no limitándose sin embargo, del buen gusto de la melodía, Jacques Brice dio expresión acabada de su talento cómico y Sonia Malkine guitareó y vocalizó americanismos que el público gratificó con fervientes aplausos.

Jehan Jonas, compositor y cantor de estilo morbido, se vació entero al público con programa propio, y André Valady bromó del mundo y de los prójimos que lo entorpecen, en francés, inglés, alemán, ruso, chino e italiano. Pasó también el cantor Griboville, acompañado vigorosamente por el pianista Vigouroux, precisamente. Luego José Torres y su conjunto de gitanos, demasiado españoles, pero excelentes en el género guitarrístico, cantable y coreográfico. En lo último emergió Torres con su talento siempre vigente, con su danza que el pretende revolucionaria sin partido determinado, con la gracia de sus

## ADMINISTRATIVAS

—Pascualena, Margnane (B-du-Rh.) Recibido giro 10 frs. «C.S.» y «Umbral» 30-4-66.

—Porrás-Gascón, St-Henri (B-du-Rh.) Recibido último giro pagando «C.S.» nº 414 y «Umbral» 56.

—José Razal, Espacy (B.P.). Recibido giro 26 frs. pagando «C.S.» hasta el 31-12-66.

—Francisco Subirats, Toulouse. Giro de 37 frs. pagando «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-66.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE» Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

**SINGE SOCIAL**  
39, rue de la Tour-d'Auvergne  
Paris, IX<sup>e</sup> - Tél. : TRU, 78-64  
Administration : J. SORIANO  
Pontenay-sous-Bois (Seine)  
C.C.P. 14.103-62 - Paris  
ou à LLOP Roque,  
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)  
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

**ABONNEMENTS**  
Six mois : 13 F  
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X.  
Tél. BOT, 22-02  
Tél. Imprimerie : BEL, 87-73

# LECOMBAT

## SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



### LOS PRESOS DE MADRID

**T**ODOS los presos de España merecen solidaridad precisa, sostenida, atenta a las más leves incidencias que puedan asegurar su defensa, su resaca de manos de los sicarios del régimen. Todos sin excepción ni diferencias. No obstante, partiendo de un caso concreto se podrá llegar a revitalizar viejas prácticas de actuación.

Conviene para ello observar atentamente todo resquicio que posibilite esta labor, aprovechando circunstancias favorables producidas por la repercusión de hechos recientes. En tal caso se hallan los últimos detenidos, los presos de Madrid. Se trata de Antonio Cañete Rodríguez, Luis Andrés Edo, Alicia Mur Sin, Alberto Herrero Dativo y Jesús Rodríguez Piney. Corresponde al movimiento en peso, a todos y cada uno de sus militantes, de sus organismos de relación, de sus órganos de prensa, prever y alimentar todas las incidencias de una campaña de solidaridad. Campaña que en la situación actual del movimiento español ha de ser motivo de arranque, punto crucial de partida, a una acción propagandística acentuada y duradera. Campaña de propaganda destinada, por encima de todo, a revivir las viejas actuaciones de la C. N. T. y del Movimiento Libertario.

Contamos ya con la solidaridad efectiva de nuestros compañeros escarpados por el mundo. Sobre nuestra mesa de redacción tenemos cartas alentadoras llegadas de América, Bélgica, Suiza, Inglaterra e Italia. Los compañeros de Forli, de «L'Internazionale», dan cuenta del estado de ánimo de los jóvenes anarquistas de Milán, dispuestos a emprender toda labor posible. For su parte «Umanita Nova», el veterano órgano de la F. A. Italiana, que aparece en Roma, reproduce las fotografías de los cinco detenidos, dedicándoles una vibrante nota de solidaridad y de simpatía.

La campaña por la libertad de estos compañeros se inicia con buenos auspicios. Pongamos en ella nuestro acento.

### COMO SE TRITURA A LA HISTORIA

Apasionados de la revolución rusa. Aquellos que en su tiempo, día a día, siguieron las incidencias de la lucha a través de los documentos vivos de la época. Aquellos otros que se allegaron a las lejanas estepas haciendo cuña con sus cuernos y con su pensamiento, desde Sadoul a Monatte, desde Victor Serge a Baron. Aquellos otros, como Ugo Fedeli, Armando Borghi, Gastón Levat, Angel Peñaña, que fueron allí anhelosos de una comprobación aleccionadora y hubieron de volver desalentados. Todos los testigos de aquel tiempo levantaron más de una vez la voz para denunciar mistificaciones y violaciones ejercidas contra la historia verdadera de los hechos allí acaecidos.

Quiénes asistieron hoy a las representaciones de «Ocotubre», la mil veces mutilada película de Eisenstein, recibieron una visión falseada de la realidad. Mencheviques, socialistas revolucionarios y anarquistas aparecen con rasgos fantasmagóricos, ridículos. Personajes de primera fila, como Trotsky, quedan totalmente olvidados. No existieron jamás. Apenas si en algún texto aparecen, no como gestores de la revolución sino como enemigos de ella. Sólo quedan los usurpadores. Lo mismo se dice en cuanto a una reciente película que intenta relatar las incidencias de la reconquista de París. Personajes de primera fila fueron borrados de los documentos de la época. ¿Qué podrá decirse de los españoles, partícipes directos en la glorificada Resistencia? Algo parecido ocurre con «Morir en Madrid», respecto a los acontecimientos de la Revolución española.

Stalin eliminó a todos aquellos que pudieron hacerle sombra. Castro hace otro tanto. ¿Quiénes quedan, en vida o en funciones, del grupo primerizo de la Sierra de Escambray? Las películas actuales — y los textos — que relatan o tratan de dar una visión de la revolución cubana, sufren de la misma crisis de amnesia que la de los que olvidaron el formidable documento de John Reed: «Diez días que conmovieron el mundo».

Se rememora estos días el célebre proceso de Nuremberg. Pero se olvida adrede que en el banco de los acusados faltaba un personaje notorio: el general Franco, a quien entonces hubiera podido acompañar el camisa vieja Ridruejo.

### INTERNACIONALES EN ESPAÑA

Se recuerda estos días el treinta aniversario de la formación de las que se llamaron Brigadas Internacionales. Las referencias y la riqueza de detalles que a tal efecto se aportan, padecen también de amnesia parcial. Hasta el extremo de que, al aportar datos a la Historia, los panegiristas de las Brigadas Interna-

cionales olvidan — o no lo supieron nunca — que los internacionales actuaron en España desde antes de finalizar el mismo mes de julio. No en las filas comunistas, en efecto. El Partido no era en esos momentos otra cosa que un esqueleto, una armazón de Partido, comparado a las fuerzas de la C. N. T. o de la U. G. T. Sin embargo es hoy el Partido Comunista que aparece como el campeón de la lucha antifascista.

Los primeros voluntarios internacionales se presentaron a las organizaciones socialistas, ugetistas y libertarias. Y las primeras columnas que se improvisaron con antelación a la constitución de los frentes, contaban en sus filas a italianos, alemanes y polacos, huidos de las persecuciones fascistas o nazis, así como a franceses ya alicionados por las escaramuzas que habían librado a las «cruces de fuego». A las columnas de Durruti se agregaron formaciones completas de italianos. Podrían citarse nombres y detalles. Muchos de ellos dieron su tributo de sangre antes de constituirse las «brigadas internacionales». Los frentes del Centro y de Aragón fueron vertebrados con la participación de estos voluntarios, llegados hasta de la lejána América del Sur.

Es por nuestra formación ética y no en vistas a consideraciones tácticas o estratégicas que no nos sumamos a las grandilocuencias. Grandes frases que sin embargo abren brecha en la mentalidad de masas propias a toda suerte de manipuladores. De ahí que a menudo afirmemos que el comunismo toma cuerpo en el mundo, gana terreno en el mundo, como consecuencia de la inmensa publicidad que le ofrecen sus pretendidos enemigos. Enemigos dispuestos a capitular si la ocasión se presenta de compartir diviendos, primicias y uso del Poder. Nuestra oposición al bolchevismo es, ante todo, de orden moral. Jamás pactaremos con el totalitarismo. Como no podremos pactar — sin contradecirnos — con ninguna de las corrientes que aspiran al usufructo del Poder.

Prensa que se califica de objetiva, de ninguna manera comunicante, abre hoy sus páginas a una propaganda del comunismo militante. En esta línea entra «Le Monde», de París, que en fecha 8 de noviembre acoge un trabajo diritámico por las Brigadas Internacionales actuantes en España. «Le Monde» cumple así con su honrosa actitud antifranquista, que le ha valido la persecución repetida de las autoridades y de la censura española. Pero al propio tiempo sirve de vehículo mistificador al cooperar con el dudoso infundido de que la defensa de Madrid dependió de la intervención de las Brigadas Internacionales. Las líneas defensivas establecidas a partir del Escorial hasta Carabanchel pasando por Casa de Campo y el sector mil veces sangriento de Garabatas, se establecieron antes de la intervención de las Brigadas Internacionales. Y se logró con el concurso de voluntarios internacionales no comunistas, que integraban las formaciones libertarias. Tal fue el caso de las Baterías Sacco y Vanzetti. Uno de sus componentes, de nacionalidad polaca, fue considerado como el mejor apuntador del sector de Garabatas y de Casa de Campo. Componían las Baterías Sacco y Vanzetti militantes anarquistas que provenían de 6 países diferentes.

Se podrían dar nombres, como lo hace el articulista del mencionado trabajo aparecido en «Le Monde». Pero nuestros militantes se hallan hoy, como ayer, al margen de toda prosopopeya. Lo que nos importa no es el reivindicar glorias, sino el restablecer ciertos aspectos de la realidad en el respeto a una verdad histórica objetiva.

Nunca hemos sido duchoos. Los anarquistas, en materia de propaganda. Ingeniería prístina e immaculada dicta nuestras normas. «La verdad ante todo», decimos, convencidos de que la verdad por sí sola, declinada inmarcescible, se abrirá camino a través de todos los obstáculos.

Los estrategas de la propaganda persiguen el triunfo inmediato de sus asertos y de sus planes. La experiencia les da razón comprobada.

No se trata, por nuestra parte, de seguir sus pasos. Pero nada nos impide el coordinar nuestra propaganda a fines útiles. Tanto de aclaración como de proselitismo. Para ello es necesario, diría imprescindible, imponernos en las técnicas modernas de la propaganda escrita y oral, renovar el estilo y la presentación de nuestra prensa. Intervenir, sobre todo, en la prensa llamada independientemente aprovechando para ello ocasión propicia como la que citamos más arriba. Una sección de Información y de Propaganda, convenientemente asistida por colaboradores idóneos, podría realizar una labor de insospechable importancia. Todo ello tratando, de una vez por todas, de vertebrar un servicio de Prensa internacional capaz de afrontar los problemas complejos de la información.

## Pro presos, pro C. N. T., pro todo

**H**OY como ayer, la lucha en favor de los compañeros encarcelados apremia. En todas las situaciones las ergástulas son para nosotros, incluso durante la guerra, bajo la férula de un Estado que permitimos. Cuando la Monarquía, el esfuerzo para lograr la excarcelación de gente nuestra fue constante, y sólo en el primer momento de la República pudimos apreciar una perspectiva carcelaria, por decirlo así, blanca. Luego, el panorama prescriptivo repudió su espacio, no siendo de extrañar que en sistema burgués la salvaguarda de la burguesía recobrara sus fueros.

Si bien la más cruel de las persecuciones la hemos sufrido una vez perdida la guerra, con tanta conformidad de los pueblos exteriores, que quejarnos parece una candidez risible. ¿Qué esperábamos, los libertarios, del triunfo del nazifascismo en nuestra tierra? Otra cosa que ser diezmados no podíamos soñarla. Toda la vida hemos jugado fuerte, y fortísimo sería el pago que nos exigiría el enemigo en la hora de la pérdida. La existencia de presos, con tantos piquetes de ejecución dispuestos aún podía «colgarnos». Lo terrible era el exterminio de vidas, previo sufrimiento de torturas. Y no es que a los presos desestimados para el paredón les fuera ahorrado el vergajazo. No es que a las víctimas no fusilables el insulto soez, cobarde, no les fuera prodigado. Pero al menos, tras una sarta larguísima de temores, conseguimos salvar la existencia por un tiempo impredecible. Cierto que en casos numerosos muchos de nuestros presos expiraron por sufrimiento moral, por abandono, por tuberculosis provocada por la administración del antro respectivo. Sin comité pro-presos que los animara y socorriera. Sin abogados que les defendieran. Sin una opinión pública internacional que interviniera. Pero cuando menos podían «verse morir» sin el corte brutal del fusilamiento o del balazo en la nuca. ¿Qué destino más cruel el de nuestros compañeros desaparecidos en la España de Franco? ¿Cuesta admitir que España se desarrolle en época civilizada? Imposible admitir que esta Iberia, que un día asesina a un general Delgado y a una Arajarir, y otro a un Delgado y a un Granados, con dispositivo siempre atento para sacrificar bárbaramente al opositor que sea, consiga persistencia indefinida a pesar de los cristos, de las vírgenes, o precisamente por todo ello.

Nada induce extrañar que tanto en Portugal como en España la política dolorosa, traumática de los tiranos, continúe vigente. El silencio de las democracias burguesas y la acomodación... comercial de las democracias «populares», acogota, aplana, desconcierda a nuestros pueblos. Se desea, mundialmente, la sumisión o el exterminio de éstos. No convienen como exponente de atrevimientos, de libertades incensables. El libertarismo y el anarcosindicalismo de la C. N. T. española no deben mantenerse en su salsa ibérica, sino perecer, ahogarse en su propia sangre. De la C. G. T. queda bien poca cosa y de la C. N. T. restan vigencias dignas de exterminio... En España hay que matar y rematar al cenetismo al pie del muro o en la soledad letal de los presidios o en las marisantisimas salas- enfermerías. No hemos dicho que al personal de los demás sectores antifranquistas no se le moles-

te. Como nosotros, arrastran su vida-cruces. Pero la condena a muerte colectiva, esa, por influencia internacional ellos la evitan. Nosotros no, porque estamos solos; y menos que solos, porque en el exilio nos abrumamos con discordias. Diablos masones intervinieron para completar en el extranjero la obra de destrucción encomendada, en España, al franquismo.

Porque en el extranjero la C. N. T. es remozamiento, vigor y fraternidad, o no es nada. Tal vez se quiere que no sea nada; pero somos miles que queremos que sea todo.

Pero volvamos a nuestros presos, a nuestras víctimas. Presentemente han entrado en calvario los compañeros Edo, Cañete, Rodríguez Piney, Herrero, y Alicia.

La prensa franquista dio somera nota y calla. La «justicia» rodea el caso de un silencio amenazador, cual se hace en países africanos y comunistas con los detenidos. La Inquisición hacia lo propio. También el caso Delgado-Arajarir ha extinguido su español eco. Ya no se habla del mismo. Ni nosotros de todos nuestros presos. Como si no existieran. Sin embargo, los hay, y en demasia. Franco presume de haber vaciado las cárceles, pero no invita a inspeccionar los cementerios.

No aumentemos nosotros la extensión de éstos prolongando nuestro silencio. Precisamente en fecha próxima, y en París, unos compañeros expondrán a la venta unas pinturas ejecutadas por un compañero encerrado en el

penal de Burgos. Ya vemos como existen, todo y esperando que no existan. El refugiado con años muere más o menos tranquilo en el exilio, lejos de la zarpa franquista. Pero otros no están en «nuestro caso». Les cierra los ojos la mano de plomo del cura carcelario. Edo, Cañete, Rodríguez Piney, Herrero, y Alicia, merecen decidido apoyo y enérgica defensa. Pero los otros también. Y todos los presos antifranquistas.

Agitemos, agitémoslos. Y, reencontremoslos. ¿Que sepamos, de una vez, obrar al unísono! Y que las influencias externas sean de una vez nisoteadas y barridas! No conseguimos decirlo de otra manera.

Porque pagamos demasiado caro.

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### ¿CULTURA DE MASAS?

**S**ABEMOS que la televisión es de los inventos modernos, en pleno desarrollo, que mayor auge están tomando. Con aditamentos lujosos, escogidos entre los de máxima perfección, poseen los adinerados televisores ad hoc. Ya de construcción más sencilla, adquiridos a plazos en su mayoría, hay buen número de hogares de familias obreras en donde tampoco falta el aparato adecuado a la televisión.

Y es, muy particularmente en relación con la televisión, que se ha puesto de moda el hacer referencia a la «cultura de masas». Pero en realidad, en torno al invento en cuestión las opiniones andan divididas: sociólogos, pedagogos, obreros cultivados, escritores, artistas, etc., en conferencias, encuestas, entrevistas, y artículos de prensa, nos hablan de las diversas interpretaciones que de ello pueden hacerse.

De hecho, en las emisiones de televisión se busca contentar a todo el mundo, lo mismo al individuo de gusto selecto, que se deleita viendo una selección de reproducciones de arte, una representación de teatro clásico, unos experimentos de biología, o las confesiones de un escritor de prestigio, que al palturo que sentado espantado frente al televisor, se entusiasma presenciando un combate de boxeo, o de cach-cach, un film del Oeste, con traca de tiros por todo lo alto, bien un ruidoso campeonato futbolístico, ya una tremebunda película de espionaje, con personajes de rostro patibulario o aire de granujas. En realidad se puede escoger: el de gustos chavacanos halla materia para recrearse. Matices interesantes encuentra quien tiene un sentir depurado, un cierto, por así decir, refinamiento espiritual.

Contentar a todos es una cosa distinta a la labor encaminada a depurar el gusto, a educar los sentimientos de los espectadores de la televisión, incultos, o acostumbrados a espectáculos de un carácter truculento o brutal. Es indudable que en plan educativo, en lo que realmente puede llamarse cultura de masas, tiene abiertas la televisión alentadoras perspectivas. De momento puede decirse de ella lo que Esposo aducía al respecto de la lengua: que sirve para expresar lo mejor, así como también para dar sensación de lo peor.

### RELIGIS ENTRE HUMANITARISMO Y ANARQUISMO

He ahí un pensamiento claro, esperanzador, como rutilante lucero en serena y estrellada noche estival: «Hay que sembrar, no preguntarse si la cosecha será escasa o abundante.» Así empieza el amigo Eugén Relgis su nota liminar a la cuarta edición, aumentada con algunos nuevos capítulos, del opúsculo «¿Qué es el humanitarismo?», que acaba de aparecer. (Ediciones «Humanidad» Gavio, 303 - Montevideo - Uruguay).

Sembrar, pero no con el gesto compungido, de limitado y místico horizonte estrecho, de los campesinos de Millet. Es menester echar la semilla con aire decidido, tenaz. «Suroberito» no hace el infinito; al aire y al sol de la libertad!

Así los folletos, los opúsculos, los libros de Relgis, representan semilla idealista que tiende a fructificar acá y acullá. Que ha dado ya fruto en diversos países. ¿Qué importa, además, que muchas veces el esfuerzo no alcance soñada meta, y precise repetirse, como Sísifo su tarea? El propósito ya es en sí de un valor digno de estima. Vale ya el impulso, la intención, la noble voluntad de hacer moralmente obra sana y duradera. Después, ya en el confin de la existencia, que ha sembrado ideas, ha de sentir en la intimidad de su ser la satisfacción de no haber vivido en vano. Y es este sentido de la dignidad que busca dar a entender Relgis en los intelectuales libres y a los obreros ilustrados.

No ignora el autor de «Miron el Sordo» lo que definió Benjamín Benda como «la trahición a los dioses», sea la posición indigna de los intelectuales que en vez de defender la justicia, la libertad, la razón, se han humillado, serviles, a los tiranos de turno; quienes de ellos se han servido como de instrumento eficaz. No ignora tampoco la despreciable ponzoña del aburguesamiento que envilece a no pocos «obreritos ilustrados». De ahí que, por encima del concepto de categoría social; por encima de toda idea clasista, se dirija a los valores fundamentalmente humanos, soslayando todo fanatismo religioso, al margen de la subordinación al Estado; contra la desigualdad económica imperante en nuestra civilización de dominio plutocrático. Y de ahí tenemos que humanismo y anarquismo enlazan, concuerdan en apreciaciones. Ahora bien: Relgis tiene sensibilidad de poeta, lo evidencian sus obras: «Melodías del silencio» y «En un lugar de los Andes», entre otras. Posee capacidad de análisis y la propensión reflexiva del ensayista. Usa en la exposición de sus ideas esa convincente claridad cartesiana, como aman decir los franceses, susceptible de promover simpatías hacia lo que denomina «principios humanitaristas» y que, repito, mucho coinciden con el anarquismo. Cosa que ha evidenciado a lo largo de sus obras, como al decir en la que ahora nos ocupa: «En la medida que el hombre llegue a ser consciente de sí mismo, practicando la solidaridad positiva para con sus semejantes, en los marcos planetarios, elásticos y coordinados, de las federaciones libres de trabajadores manuales e intelectuales, se puede confiar en el porvenir de los movimientos libertarios, esencialmente anti-autoritarios y apolíticos, igual que el humanitarismo.»

### EL ANTIFRANQUISMO DE ALBERT CAMUS

No faltan por ahí elementos inteligentes, personas de prestigio en el mundo de las letras, las ciencias y las artes, o con elevadas funciones uni-

versitarias, que han manifestado, en ocasiones, su simpatía al respecto del oprimido pueblo español, y por los exiliados de España en uno y otro continente. Pero la cosa no ha ido más allá de lo que podríamos llamar «simpatía inoperante», dado el propósito de evitar compromisos, de eludir responsabilidades. Ya sabemos cuán diferente era el sentir de Albert Camus: Considerando, como afirmaba Saint-Exupéry, que quien se inhibe de combatir una iniquidad se hace cómplice de ella, había puesto todo su empeño en tomar posición frente al fascismo franquista. En sus escritos, en intervenciones orales, había atacado, ya no solamente a Franco y su «clique» de colaboradores, sino inclusive a quienes, pudiendo presionar contra la tiranía imperante en España, por bajas razones de orden político, no solamente hacían oídos sordos a las voces de una justificada oposición sino que, por ejemplo, peor aún: tenían trato amistoso con los allegados de la tiranía.

Pasa el tiempo, pueden variar las circunstancias en lo que concierne a un régimen político. Hay quienes, ya en el orden personal, bien en tergiversaciones de tipo colectivo, buscan borrar las huellas, dejar opacidad de penumbra en ciertas etapas del pasado... De ahí la importancia de lo que representan posiciones inconfundibles, firmes, serenas como un hito. Posición clara, plébrica de argumentos incontrovertibles, es la que, en contra del franquismo, queda evidenciada en el libro «España Libre», integrado por una selección de trabajos de Albert Camus.

Para quienes, de tiempo, estamos familiarizados con la obra de Camus, ya en un sentido, bien en otro, con...

(Pasa a la pág. 2.)

### VIGENCIA DE LA CONCEPCIÓN CLASICA

**L**a solución equitativa de los problemas sociales tiene unos principios y medios únicos para conseguirse; no son, aunque otra cosa se crea, la limitación dogmática; escapan a todos los propósitos y proyecciones fundadas en principios estatales y religiosos.

Por las mismas razones, también la propiedad privada y estatal, quedan excluidas en la elaboración de los justos destinos humanos, autoritarios y propiedad son engendro de la misma paternidad; se corresponden para el mantenimiento de una forma de existencia general, que al hombre no conceden superlaras.

La autoridad, sea humana o divina, no puede librar al individuo de sus males políticos y económicos. Y menos si ambas van enlazadas, como ocurre frecuentemente. Las vías de solución sólo pueden proporcionárselas el entendimiento libre, el concurso de lógicas razones, la cooperación comunitaria para la producción y, como justa consecuencia, el goce social de cuanto tal esfuerzo produzca.

¿Qué fenómenos sociales se antepone a ese elevado destino? Varios, si bien casi todos se generan en la misma matriz. Todos ellos, coherentes y destinados a los fines de opresión, instan al hombre digno a la réplica constante, a la lucha enérgica y consistente, a la defensa de libertades cada vez más amplias. Es el objetivo primordial de la vida, el más sublime para quien sienta y comprenda el valor de la libertad.

No obstante los muchos y grandes avances de la ciencia, y del frágil mejoramiento general que se ha conquistado, no nos hallamos todavía en la necesidad de fragor combativo para la consecución de esenciales objeti-

## PREMISAS DOCTRINALES Y REALIDADES SOCIALES

por Severino Campos

¿En qué grado ha declinado la agresividad autoritaria? ¿Dónde veis la moralización de la política? ¿En qué se han reducido los procedimientos y prerrogativas del catolicismo?

No; el anarquismo no tiene por qué rendir armas a ninguna de las instituciones que declaró la guerra. Persisten las causas y efectos que hacen de la vida humana un caos infernal, lo que hace necesario, e inevitable, el combate duro y permanente.

Lejos pues, de que Acracia, por los imperativos de lucha que proclama, sea fundamento y expresión de desorden. Su contenido filosófico, como su acción manumisora, son inherentes al mayor bienestar del individuo, por lo que nada ni nadie podrá silenciar su voz ni contener su impulso. Sus bases son incommovibles; sus medios invulnerables e insustituibles.

¿Es que puede interpretarse de otro modo la militancia ácrata? Consulté lo expuesto por las figuras consecuentes con el ideal. De ahí que, entre los muchos testimonios que pueden esgrimirse, Ricardo Mella haga resaltar: «Demoler, eso hace el amigo Prat — esto se halla en el muy interesante prólogo que el autor de «La coacción moral» escribió a «Crónicas demolidoras», de José Prat —; demoler, eso es necesario que hagamos muchos. Para construir de nuevo, es preciso derribar antes con mano dura el vetusto caserón de las históricas instituciones.»

Aquellos que ponían en duda esa necesidad, o la combatían, considerándola infundada, infinidad de pruebas tienen para comprender su equivocación. Sin lucha no hay superación de vida; sin combate no puede vencerse a las instituciones vetustas y opresoras. Los argumentos de Eli-

seo Reclus, en su «Evolución y revolución», a más de su fundamento científico son de elocuencia incontrovertible.

Por más que se eleven voces contra toda clase de violencias, ya que tantas y tan agudas las produce la sociedad contemporánea, infructuosos serán esos esfuerzos mientras no se cambien la estructura y fundamentos de la convivencia actual. Los testimonios de dolor y tragedia son hoy tan evidentes como lo fueron ayer. Las variaciones de matiz gubernamental nada aumentaron.

Todo lo que de desagradable vemos y soportamos, en esta humanidad de autoridad y propiedad, no es accidental; son efectos de una causa incapaz de crear otros frutos. Vanas fueron y serán, las esperanzas de equidad que se propalan desde esa plataforma. Para alcanzar las delicias del vivir fraternal, los regímenes autoritarios carecen de recursos.

Esa conclusión, rigurosamente cierta en toda dimensión y condición estatal, no es constancial a la naturaleza del hombre; es el fin de un condicionamiento que ha degenerado en el individuo sentimiento de inteligencia. De ahí que, si bien la lucha contra la sociedad actual, a veces adquiere carácter personal, solamente la anulación de las causas puede dar fin al conflicto.

El mundo que vivimos tiene abiertas infinidad de brechas para combatientes de buen temple. La voluntad para concurrir es factor de primordial necesidad. De antaño a hoy, socialmente, la diferencia es

insignificante. Las virtudes del progreso no tienen presencia en todas las capas sociales. He ahí por qué, en la militancia ácrata, las razones para el combate permanecen vivas, necesarias e irreductibles.

La agudeza del malestar tiene su gradación y variaciones; se desplaza de unos a otras zonas demográficas; unas veces son las hambres, otras las guerras; y con frecuencia ambas caminan cogidas de la mano. Son intermitentes; oscilan entre mayor o menor grado, pero no desaparecen. Acaso, ¿no es ésta la permanente condición de los predomínios religiosos, estatales y capitalistas?

Y lo peor es, que el signo trágico de todas las épocas, esa agresión constante que enlaza todos los elementos y condiciones destructoras de la vida, recaen preferentemente sobre la clase social más útil. ¿Cómo reaccionar contra tales anomalías? ¿Qué métodos emplear para recabar la condición personal y social que es hombre necesita?

Todos los elementos de dominio han conducido a la humanidad por vías caóticas y destructoras. Se han previsto, y ensayado en parte, otras normas de evidente mejora para todo nuestro género. En nombre de ningún derecho sobrenatural, de casta o clase, pueden anteponerse a que los humanos alcancen mayor felicidad que la que gozan. Contra aquéllas que tal

(Pasa a la pág. 2.)

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles  
4 et 6, rue Chevreuil  
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

## CHISPAS

Paul Faber, presidente del Consejo Municipal de París, ha concluido un pacto de amistad con el primer teniente de alcalde de Madrid, Jesús Suevos.

Señor Faber, si tal amistad le acomoda, yo le retiro la mía.

Espigado de Jean Sarrailh: «Para alcanzar, lo posible, precisa soñar en lo imposible.»

«No tienes porte, no puedes ser presentado.»

Cuando me presentaban al juez, ni éste ni las guardillas reparaban en mi indumentaria.

Los compañeros llevados a Bata no eran deportistas. Sin embargo los deportaron.

Bruno Lladó regresó de allí con un mono al que, irreverentemente, llamaba «Pestaña».

Un compañero de antes se estima

por lo que fue, no por lo que ha dejado de ser.

El ex compañero es la negación de sí mismo.

Por eso se afana en negar a los otros.

Mario Aguilar me dijo: «Dejé de ser anarquista por tener la impresión de que cabalgaba a Clavileño.»

Te apeas de Clavileño, y te quedas sin viaje a Iris.

«Estoy por lo práctico.» (Zutano).

«Pues hazte practicante.» (Zutano).

«Sarrailh? Zapatos al suelo y coacción en alto.

El Hombre es esto.

El comedor está más cerca del ex-cusado que del futuro.

El futuro está más al alcance del águila que del escarabajo, y del es Carabaja.

CHISPERO